

TROIS JOURS
DE GÉNÉRALAT
OU
UN ÉPISODE DE GUERRE CIVILE
DANS LE VAR

(décembre 1851)

PAR

CAMILLE DUTEIL.

PRIX : 2 FR.

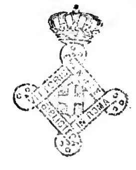
SAVONE 1852
DE L'IMPRIMERIE DE FÉLIX ROSSI.


253
3 A
2

TROIS JOURS
DE GÉNÉRALAT
OU
UN ÉPISODE DE GUERRE CIVILE
DANS LE VAR
(décembre 1851)

PAR

CAMILLE DUTEIL.



Summum, Brute, nefas civilia bella fatemur;
Sed quo fata trahunt, virtus secura sequetur.
LUCANUS, Phars. lib. II.

SAVONE 1852
DE L'IMPRIMERIE DE FÉLIX ROSSI.

A Marseille

(2, 3 et 4 décembre)

PARIS EST TRANQUILLE !

Cette dépêche télégraphique affichée successivement à midi, à deux heures et à quatre heures du soir sur tous les murs de Marseille, annonçait au moins clairvoyant que Paris était en révolution. — Mais que se passait-il? — Le Président de la République avait-il fait son dix-huit brumaire, ou l'Assemblée nationale avait-elle envoyé le héros de Boulogne à Vincennes? Quelque fut-elle le parti qui triomphât, impérial ou monarchique, l'un et l'autre étant capable de tout pour *sauver l'ordre,* c'est-à-dire pour renverser la République, le devoir de la démocratie était de profiter de l'occasion d'un coup d'état, de quelque part qu'il vint, pour rentrer dans la plénitude de son droit révolutionnaire et chasser enfin tous ces traîtres. Le midi de la France comptait sur le patriotisme

du peuple de Paris pour sonner le premier tocsin, et les socialistes des Bouches-du-Rhône, des Basses-Alpes et du Var avaient juré de mourir pour sauver la République. C'est une triste histoire que je vais écrire, mais je dirai la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Je rappèle mes souvenirs et je laisse courir ma plume.

C'était un mardi, le journal *le Peuple* ne paraissait pas. Comme je n'appartenais à aucune société secrète et que je connaissais fort peu de monde à Marseille, je fus dans les cafés et au théâtre pour étudier les physionomies. Je m'attachai surtout aux officiers de la garnison. Raides comme leur uniforme, ils erraient sans avoir l'air de se douter de rien. L'insouciance de ces désœuvrés me rassura, et je finis par croire que la tranquillité télégraphique pourait bien avoir trait à quelqu'émotion de décembraillards, réprimée par la police. — L'anniversaire de la bataille d'Austerlitz étant toujours une fête pour ces glorieux ivrognes.

Je rentrai chez moi.

Le lendemain matin j'arrivai à huit heures aux bureaux *du Peuple:* je trouvai notre gérant qui arrangeait des bandes de journal; dès qu'il me vit entrer :

— Vous ne savez pas? me dit-il en riant,

la République est renversée : M. Bonaparte est empereur.

Comme ce pauvre Rives qui n'avait de politique que sa signature, se permettait quelquefois des nouvelles ébourriffantes, je levai les épaules, et passai pour aller remettre de la copie au prote. — Il me suivit en me répétant sa nouvelle. — Le prote me confirma le coup d'état bonapartiste. — Charles Poumicon, directeur du journal, entra et m'apprit de son côté que la nouvelle était arrivée pendant la nuit, et qu'il en avait été informé dès quatre heures du matin ; mais il ne savait rien si non que l'Assemblée avait été dissoute par un décret présidentiel.

Je déclarai alors hautement que notre devoir était d'arracher ce décret dès que l'on l'afficherait à Marseille. Le prote qui se parait ordinairement d'une cravate rouge secoua la tête, et notre gérant prit la fuite.

Mon collaborateur Dubosc arriva avec plusieurs de nos amis politiques. On tint conseil. — On voulait avoir des nouvelles. — On fut à la préfecture et à la mairie prendre des informations. — Le Préfet était au lit malade. — Le Maire ne savait rien de tout. — Les chefs des sociétés secrètes firent appeler Dubosc pour

s'entendre avec lui, et malgré les réclamations d'un énergique jeune homme, Colin, gérant du *Progrès social*, qui demandait au nom des démocrates armés dès le matin, l'ordre de descendre dans la rue, — on voulut temporiser, — on voulut voir, — on voulut être sûr de la victoire, — et, pendant ce temps-là, l'autorité grisait la troupe, et préparait la parade pour proclamer le coup d'état.

Nos bureaux étaient encombrés; perdu dans la foule, ne connaissant personne, je laissai faire les grands meneurs et dire les grands bavards. — Sur ces entrefaites le gendre d'un ancien sous-commissaire arrivait de Brignoles, et venait me trouver pour affaire particulière. Je lui dis de repartir de suite, porter une lettre à son beau père. J'annonçais au citoyen Constant le coup d'état de Louis Bonaparte, je l'engageais à agir révolutionnairement dans le Var pendant qu'on discutait à Marseille, lui promettant d'aller le rejoindre si les Bouches-du-Rhône ne donnaient pas un coup de collier.

Cependant des colonnes d'infanterie et des escadrons de cavalerie se massaient sur la Canebière; l'artillerie avec tous les canons vint aussi se mettre en ligne; et voilà que M. le préfet Suleau, parfaitement guéri et en grande

tenue, donne lecture au peuple d'une proclamation qu'il termine par le cri énergique de : Vive la République! — Le général de division de son côté ânonnait la même proclamation aux différentes colonnes. — Puis les troupes se retirèrent, deux compagnies seules restèrent en bataille sur la place et, par mesure de précaution, l'officier qui les commandait fit charger les armes.

On nous apporta bientôt un exemplaire de la proclamation de M. Bonaparte; le vague qui régnait dans son style de procureur, pouvait laisser croire que le Président de la République ne s'était déterminé à dissoudre l'Assemblée nationale que pour rendre au peuple l'entier exercice de sa souveraineté par le suffrage universel. — Mais, pour mon compte, je ne fus pas dupe un instant de cette ruse jésuitique, et je proposai d'imprimer la proclamation en tête de notre journal en la faisant suivre pour seul commentaire de l'article 111 de la Constitution, — on ne m'écouta même pas. — Dubosc se mit à tartiner un premier article que Poumicon trouva trop flasque et que je trouvais superbe parcequ'au moins il annonçait d'une manière évidente que le journal abdiquait la direction du mouvement révolutionnaire. — Du-

bosc en fit un autre plus énergique qui se résumait par : *Attendons !*

Le public dans la rue réclamait le journal *le Peuple.* On procédait au tirage. La police fit placer un poste à notre porte pour empêcher, disait-elle, l'encombrement des acheteurs. L'officier qui commandait nos gardiens enluminés, était parfaitement ivre, il se mit à battre à coup de plat de sabre tous ceux qui se présentèrent. Dubosc fut se plaindre au commissaire central qui envoya un autre officier en meilleur état. Celui-ci avait le vin cérémonieux, il saluait gracieusement toutes nos pratiques. — De temps en temps on emballait dans les omnibus de pauvres soldats qui avaient besoin d'aller se coucher.

Je laissai les bureaux du journal où l'on étouffait, et je fus parcourir les rues. En chemin je vis traîner quelques patriotes au corps de garde ; des fenêtres de nos bureaux j'en avais déja vu arrêter par un brutal agent de police nommé Vassal, sans que le peuple cherchât à les délivrer. — J'avais le cœur serré. Lorsqu'un individu m'aborda en me faisant les plus vifs reproches de l'article de Dubosc, prétendant que nous avions paralysé la démocratie marseillaise. — J'envoyai promener ce fanfaron en lui di-

sant que lorsqu'on avait bonne envie de se battre on n'attendait pas les ordres d'un journal. Après mon dîner je fus curieux de voir ce qui se passait au café du Globe rendez-vous ordinaire des républicains. Mon arrivée produisit une sorte de sensation, un autre bravache que je ne connaissais pas plus que celui qui m'avait accosté dans la rue, m'intima l'ordre de le suivre, voulant me parler en particulier. Je montai avec lui à l'estaminet.

— Pourquoi n'avez vous pas fait un appel aux armes? me dit-il.

— Parceque cela nous a peu convenu, répondis-je très-froidement.

— Vous allez signer une proclamation que nous avons faite.

— Je ne signe que ce que j'écris ou ce que j'approuve.

— Vous n'approuvez donc pas l'appel aux armes?

— Non, quand on n'a pas déja les armes à la main; d'ailleurs je ne vous connais pas et je ne devrais pas vous répondre.

Cet individu magistral qui, s'il n'était pas de la police, agissait absolument comme un agent provocateur, commença alors à vomir des injures contre la lâcheté des journalistes en gé-

néral et celle des rédacteurs *du Peuple* en particulier, nous reprochant jusqu'aux cigares de cinq sous que nous fûmions, disait-il, aux dépens de la démocratie. — Je lui offris une prise de tabac qu'il prit en continuant sa mercuriale. — Mais comme il n'en finissait pas, je lui tournai le dos et fus prendre une tasse de café.

Un homme d'une soixantaine d'années me suivit en répétant ce qu'il avait entendu dire à l'autre. Je l'invitai à venir avec moi faire ses réclamations à Poumicon et à Dubosc au nom de tous les démocrates dont il se disait le mandataire. Il accepta ma proposition et nous sortîmes. — Je n'aurais pas été faché qu'on profitât de la nuit pour lancer la bombe.

Les factionnaires qui gardaient encore la porte du journal nous repoussèrent. Je m'adressai au commissaire de police qui veillait avec eux, il donna l'ordre de me laisser passer, et mon compagnon me suivit.

Nous trouvames Poumicon et Dubosc à la rédaction. Mon homme leur présenta sa requête. Dubosc déclara qu'il était prêt à publier l'appel aux armes s'il voulait le signer. Le mandataire de la démocratie s'en fut en nous disant des injures.

Après son départ j'insistai auprès de mes con-

frères sur la nécessité d'une mesure prompte et énergique de la part du journal *le Peuple* pour ne pas laisser aux poltrons le droit de dire que nous avions paralysé leur courage. Poumicon me répondit alors que dans cette prévision il avait tâté notre imprimeur; mais que celui-ci avait formellement déclaré qu'il n'imprimerait rien de ce qui pourrait le compromettre.

Je fus avec Poumicon trouver l'imprimeur qui répéta devant moi ce qu'il avait déja dit, ajoutant que lui et les associés étaient des industriels et non pas des hommes politiques.

Je sortis avec Poumicon pour aller aux nouvelles. Nous envoyâmes un jeune homme à la maîtresse du commandant de la division qui détestait son entreteneur, et qui avait le talent de lui soutirer ses secret. Elle se serait fait un véritable plaisir de dire tout ce qu'elle pouvait savoir de son vieux singe; mais malheureusement depuis huit jours le général n'était pas allé chez elle. — Après avoir battu le pavé jusqu'à minuit, nous nous séparâmes.

Comme je rentrai chez moi je rencontrai une vieille femme en haillons qui me saisit la main et me dit en sanglottant :

— Notre pauvre République est donc perdue, citoyen!

— Pas encore, ma bonne amie, il est des hommes qui sauront la défendre.

— Que Dieu vous entende! reprit-elle en essuyant ses larmes avec son tablier.

En remontant chez moi j'entendis parler vivement, comme il y avait des officiers logés dans la même maison. Je m'arrêtai pour écouter. C'était des bédouins qui faisaient leurs prières.

Le lendemain j'apportai au journal un article qui sans être un appel aux armes, indiquait parfaitement leur devoir aux démocrates du Var. J'espérais pouvoir le faire passer à l'insçu du maître imprimeur dans la chronique de ce département dont j'étais spécialement chargé. — Je la remis à la composition: — dix minutes après je retrouvai mon manuscrit sur le bureau de Dubosc; on n'avait pas voulu l'imprimer.

Vers onze heures *la Patrie* arriva, c'était le seul journal de Paris. Là au moins M. Bonaparte s'expliquait franchement: dix ans de présidence, — dissolution de l'Assemblée, — arrestation et incarcération de toute la Montagne, — appel spécial à l'impérialisme du soldat, etc. Dubosc qui lisait me remit le journal en disant d'une voix émue: — Il n'y a plus à hésiter maintenant: aux armes!

— Aux armes! dis-je à mon tour aux cu-

rieux qui attendaient dans les bureaux de l'administration. — Je ne vis pas un grand enthousiasme; — personne ne disait mot.

Cependant un serrurier mécanicien me demanda ce qu'il y avait à faire?

— A prendre votre fusil si vous voulez vivre libre ou à aller vous coucher si voulez mourir esclave.

Poumicon qui était allé aux nouvelles vint me prévenir qu'on devait m'arrêter. Je lassai les bureaux du journal et je fus déjeuner; je voulais rentrer un instant chez moi, mais j'apperçus des soldats à ma porte, alors je pris le parti de me réfugier dans les cafés où se réunissaient les démocrates pour tâcher de raviver leur ardeur de la veille. Je rencontrai le citoyen Rique, le grand maître des sociétés sécrètes, qui, plus empesé que jamais, me parut très-embarrassé de son rôle, c'est à peine si je pus lui tirer quatre paroles. — D'ailleurs à ses yeux je n'étais qu'un profâne. — Je me mis en quête de ses lieutenants, j'en trouvais de plus loquaces mais pas mieux déterminés. — J'étais désespéré, furieux; je courus chez Poumicon pour qu'il m'aida à stimuler le patriotisme de Marseille; je ne trouvai que sa femme et la femme de Dubosc à qui je fis peur. Je me re-

mis en course, même tiédeur chez les républicains, tous paraissaient ébahis, atterrés..... Enfin, le *gérant du Progrès social* me dit que le soir on devait se réunir à sept heures à deux lieux de Marseille, et m'engagea à être de la partie; présumant qu'on ne se réunirait que pour délibérer encore, et voyant qu'il fallait absolument renoncer à un mouvement énergique et spontané dans les Bouches-du-Rhône, je pris le parti de me réfugier dans le Var.

Je rencontrai le citoyen Pons, rédacteur de la *Démocratie du Var*. Je l'engageai à venir avec moi dans son département où il avait une grande influence. Il me remit à cinq heures pour me donner une réponse, ayant besoin de chercher une guide pour prendre les chemins de traverse. — A cinq heures il me dit qu'il ne voulait pas partir, et qu'il préférait être arrêté à Marseille que dans le Var. Alors moi qui n'avais pas de préférence pour les prisons de Marseille, je me rappelai qu'ayant un jour diné chez un citoyen dans les faubourgs, j'avais fait connaissance avec un ancien conducteur sur lequel je pouvais compter. Je m'acheminai donc à travers les colonnes d'infanterie et les escadrons de cavalerie qui barraient tous les cours et toutes les rues, pour aller chez mon

Amphytrion. Nous fumes ensemble chercher le conducteur. Celui-ci m'engagea à prendre la diligence qui allait partir, me répondant que son confrère me cacherait sous la bâche. Je suivis son conseil et dix minutes après, trompant la surveillance des limiers de la police, je roulai vers le Var, où j'étais sûr au moins de trouver la révolution à pleine voile.

A Brignoles

(5 et 6 décembre)

Je ne m'étais pas trompé. En arrivant au café Blanc à deux heures du matin, je le trouvai rempli de monde, — des fusils partout. Dans une chambre particulière je vis le citoyen Giraud entouré des chefs des sociétés secrètes donnant des ordres pour convoquer à Brignoles, au point du jour, toutes les forces de la démocratie des environs : on devait à l'aurore expulser les chauves-souris de la municipalité imposée par la Préfecture, pour leur substituer des magistrats populaires.

Comme je m'étonnais qu'on eut besoin de renforts, le citoyen Giraud me dit que c'était le meilleur moyen d'enseigner aux autres communes comment il fallait s'y prendre pour chasser les réactionnaires.

Le citoyen Constant voulait une démonstration sans armes, une révolution pacifique. Ap-

pelé à dire mon avis et me rappelant le 13 juin 1849, non seulement j'opinai pour une manifestation armée, mais encore je conseillai d'établir des postes sur toutes les routes pour arrêter ce qui paraîtrait suspect soit entrant ou sortant de la ville. En effet il y avait dix-huit gendarmes qu'on n'avait pas désarmés et qui avait bien pu profiter d'une démonstration sans armes pour monter à cheval et sabrer la révolution pacifique. Mon avis prévalut. Le tambour battit le rappel, sept à huit cents hommes réunis se mirent en bataille, on détacha les postes, puis on partit.

C'était une affaire d'intérieur qui ne me regardait pas. J'y assistai en curieux. Je vis défiler la municipalité réactionnaire au milieu des huées du peuple. On procéda aux élections. Brignoles paraissait en fête; les renforts retournèrent chez eux et le reste de la journée fut tranquille. Le soir on doubla les postes. Je fis ma ronde pour voir si tout était en ordre et je fus me coucher sans crainte d'être éveillé en sursaut par les gendarmes.

Le lendemain je reçus une lettre venue du Luc. Cette commune avait fait son mouvement deux jours avant de Brignoles. On m'annonçait au nom de tous le clubs que des forces impo-

santes étaient réunies pour marcher sur Draguignan et qu'on m'avait choisi à l'unanimité pour aller prendre le commandement de la démocratie du Var. — Je voulais bien faire mon devoir de citoyen et de soldat, mais je ne me souciais pas d'être chef dans le Var et voici pourquoi: d'abord je ne connaissais pas la langue provençale et il faut parler aux hommes leur langage maternel quand on veut en être bien compris. Je n'appartenais pas aux sociétés secrètes qui présidaient au mouvement, et enfin je craignais d'exciter de petites jalousies ou de froisser de petits amours propres, ce qui aurait infailliblement amené la défiance d'abord et la désorganisation ensuite; en conséquence je mis la lettre des comités du Luc dans ma poche sans en parler à personne, attendant qu'un chef plus connu que moi fut désigné et prêt à l'aider de tout mon cœur.

M'appercevant même déja que certaines ambitions craignaient que je ne fusse nommé commandant à Brignoles, pour les rassurer, je pris le parti de m'éloigner, pendant les élections militaires, sous prétexte d'aller veiller à la poudrière.

Quand les élections furent terminées on me pria de revenir, et Constant me communiqua une lettre de M. Théus, maire de Draguignan,

à M. Pastoureau, préfet du Var. Cette lettre avait été saisie à un gendarme qui la portait à Toulon dans la botte.

Le maire rassurait le préfet sur l'attaque de Draguignan. Il n'avait pas besoin du secours de Toulon ayant huit cents hommes d'infanterie de ligne, cent soixante gendarmes de cavalerie et quatre cents hommes de garde nationale parfaitement décidés à faire le coup de fusil. — Il demandait seulement au préfet de vouloir bien mettre le département en état de siège pour en finir promptement avec la *démagogie*. — La hyène flairait déja des cadavres.

Les forces imposantes qu'on m'avait annoncé être au Luc et que j'estimai à environ cinq mille hommes, ne me paraissaient pas suffisantes pour attaquer Draguignan. La veille je m'étais aperçu dans le mouvement de Brignoles que la plupart des patriotes n'étaient armés que de mauvais fusils de chasse. Quelque fut le courage des hommes du Luc, quelque fut l'habileté de leurs chefs, les mener à Draguignan contre des troupes réglées et barricadées, c'était les conduire à la boucherie. Il n'y avait pas à compter, pour une diversion, sur les patriotes peu nombreux de cette ville; ils avaient à leur tête trois avocats qui nécessairement ne

devaient pas s'entendre et qui d'ailleurs s'étaient déja cachés.

Mon devoir était de courir pour empêcher que de braves citoyens ne fussent se faire égorger dans cet infâme repaire. Comme je supposais que la poudre devait leur manquer, je priai Constant qui était à peu près sous-préfet, de faire ouvrir la poudrière pour que je pusse amener des munitions au Luc avec une escorte pour ne pas tomber entre les mains des gendarmes qui sillonnaient toutes les routes, et qu'on avait eu à Brignoles la niaise générosité de laisser partir sans même les désarmer. — Constant me promit de me donner de la poudre, je retournai à mon poste et j'attendis vainement pendant quatre heures. — Les nouvelles autorités ne s'occupaient que de leur installation. Perdant patience, je retournai à la mairie et je demandai pour moi au moins un fusil, des balles et de la poudre, résolu de partir seul si je ne trouvais personne qui eut le courage de me suivre. Bientôt des volontaires se présentèrent et avec dix-sept hommes qui me paraissaient parfaitement déterminés, je partis au grand étonnement de tous les Brignolais qui croyaient qu'après avoir chassé leur municipalité réactionnaire, la France était sauvée.

A mon départ de Brignoles le bruit courait cependant qu'une colonne d'infanterie partie de Toulon marchait sur le Luc. Comme il pouvait se faire qu'elle y fut arrivée avant nous, car nous apprimes en route que les forces du Luc s'étaient déja portés sur Vidauban, je réunis mes hommes et je leur dis que si nous rencontrions la troupe nous n'avions qu'une chose à faire, s'était de nous jetter sur la gauche dans les bois pour arriver à tout prix à Vidauban, sans nous amuser mêmes à tirailler et que si j'étais tué, ceux qui échapperaient eussent à dire de ma part aux patriotes du Luc que je leur défendais d'aller à Draguignan.

Au tiers de la route plus de la moitié de mes hommes fit halte ; je leur criai d'avancer, ils battirent la retraite. Un ancien spahi qui avait repris son uniforme et qui avait fait tout son possible pour les engager à me suivre, vint nous rejoindre et me dit que ceux qui m'abbandonaient étaient des Brignolais, que leur chef, ancien militaire, avait déterminé à retourner chez eux disant que je les avais trompés en les demandant comme escorte tandis que je les amenais pour les faire battre.

Sur les huit qui restèrent il n'y avait qu'un seul Brignolais; fier de n'avoir pas fait comme



ses concitadins, il me pria d'inscrire son nom pour le conserver à l'histoire dans un article de journal; ce brave Brignolais s'appellait Louis Chabert.

A la tombée de la nuit nous arrivâmes à Flassans. Toute la population était sous les armes. On attendait Brignoles et les renforts des autres communes de l'arrondissement pour aller rejoindre à Vidauban les patriotes du Luc. — Je priai un des chefs de nous procurer un char-à-banc pour aller plus vite. — Nous soupâmes à la hâte et, comme la voiture n'était pas encore prête, nous partîmes sans l'attendre. Elle nous rejoignit seulement au Luc.

Le Luc était encore au pouvoir des démocrates. Je fus à la mairie où je demandai deux chevaux pour le spahi et pour moi. — Les chevaux furent bientôt prêts. Quelques patriotes du Luc devaient grossir mon escorte; on attella un nouveau char-à-banc; on me donna une épée en échange de mon fusil, je montai à cheval et me dérobant aux exhortations de femme en larmes qui me criaient d'aller au secours de leurs pères, de leurs enfans et de leurs maris pour sauver la République, je partis au galop suivi de mon escorte.

En route je me croisai avec un homme à

cheval qui cherchait à m'éviter. Le spahi qui était derrière moi lui barra le passage. Il voulut lui parler, mais pour toute réponse le paysan tira un pistolet d'arçon de sa ceinture. Prompt comme l'éclair le spahi le désarma et fit même feu sur lui avec son propre pistolet; heureusement l'arme rata. Louis Chabert lui tira un coup de fusil qui rata aussi. L'inconnu fuyait à toute bride. Mes hommes voulaient le poursuivre. J'eus toutes les peines du monde à leur faire comprendre que ce devait être un courrier envoyé de Vidauban au Luc qui avait pris le spahi pour un gendarme.

Il était deux heures du matin quand nous arrivâmes à Vidauban. Les sentinelles nous crièrent : Qui vive ! Je fit arrêter les deux voitures et m'avançai seul pour me faire reconnaître.

A Vidauban, aux Arcs, à Lorgues

(7 décembre)

Le chef de poste, sans répondre à aucune de mes questions, ordonna à un caporal et à quatre hommes de me *traduire* devant le conseil. Silencieux comme les muets du sérail, l'un tenait mon cheval par la bride, l'autre par la queue, un troisième s'était cramponné à la crinière, un quatrième me tenait la jambe droite et le caporal à ma gauche avait la main sur la garde de mon épée. Enfin me dégageant de ce luxe de précautions inutiles je mis pied à terre à la porte de la mairie. Les escaliers qui conduisaient à la salle du conseil étaient encombrés de curieux qu'il fallut bousculer pour me livrer passage; j'entrai, et je fus reçu à bras ouverts par les chefs qui me connaissaient.

Mon arrivée mit fin à une discussion très-vive; il ne s'agissait de rien moins que d'arrêter et peut-être de faire fusiller un des chefs nommé Mayan qui était devenu suspect.

On m'invita à prendre place dans le fauteuil présidentiel, on fit cercle et on m'écouta dans le plus profond silenee.

Je leur déclarai que j'étais venu moins pour les commander que pour les dissuader d'aller à Draguignan. Je rapportai textuellement les termes de la lettre de M. Théus au préfet du Var et je finis par les adjurer au nom du sens commun de renoncer à leur folle entreprise.

— Prendre Draguignan c'est prendre le département, dit d'un ton résolu un citoyen qui je n'avais pas l'honneur de connaître.

— Sans doute, répondis-je : mais il faudrait pouvoir le prendre. Combien avez-vous d'hommes à Vidauban ?

— Assez pour marcher immédiatement avec nos seules forces. D'ailleurs au point du jour nous attendons tous nos frères de l'arrondissement de Brignoles.

— Mais encore, combien êtes-vous ici ?

— Ma foi, nous n'en savons rien !

— Appelez les capitaines pour qu'ils puissent me dire combien ils ont d'hommes dans leurs compagnies.

— Il n'y a pas de capitaines.

— Comment vous n'avez pas même une organisation militaire ?

— Ce sont les chefs des sociétés qui conduisent qui plus, qui moins de démocrates.

— Eh bien, dis-je, que chaque chef mette ses hommes en rang, et en fasse le compte: car enfin il serait absurde d'aller attaquer, sans savoir au moins combien on est, treize cents soixante hommes barricadés à Draguignan.

Les chefs des sociétés sortirent pour compter leurs hommes qui, pour la plus part, étaient allés se coucher. On battit le rappel, le rappel ne les réveillant pas, on battit la générale, la générale ne produisant pas un meilleur effet, on sonna le tocsin. Enfin ils arrivèrent.

Chaque chef m'apporta son compte. Je fis l'addition. Nous n'avions à Vidauban que onze cents cinquante hommes seulement!

Je descendis pour les passer en revue au clair de la lune. A l'exception des compagnies de La Garde-Freinet, la plus part n'étaient armés que de mauvais fusils de chasse, quelques uns même n'avaient qu'un vieux sabre, un pistolet ou un simple baton, mais tous voulaient marcher sur Draguignan. J'eus beau pérorer, adjurer, supplier.....

— A Draguignan! à Draguignan! était leur seule réponse.

Cependant Imbert, ancien sous-officier du

génie, qui arrivait de Draguignan, les exhortait de son côté à ne pas aller dans ce coupe-gorge. — Le courrier que nous avions voulu arrêter en route, revenait de Brignoles porteur d'une lettre du citoyen Giraud dans laquelle il annonçait qu'on ne devait pas compter sur les Brignolais attendu que la position de Brignoles était trop importante à défendre pour qu'il se résolut à l'abandonner un seul instant.

Malgré la défection des Brignolais, malgré tout ce qu'Imbert et moi pûmes dire :

— A Draguignan ! à Draguignan ! me criait-on de tous côtés.

Chacun courait çà et là pour faire ses préparatifs de départ, — on ne m'écoutait plus. — Les hommes de garde à la mairie voulurent finir leur bois pour bien se chauffer avant de partir et mirent le feu à la cheminée. — On fit descendre les prisonniers sur mon ordre ou pour mieux dire, à ma prière, car le bruit courait que c'était dans leur chambre que le feu avait pris. — Quelques endiablés demandaient qu'on les laissa brûler. Enfin, pour en finir je fit battre le rappel, former la colonne et, feignant de céder à l'enthousiasme général, j'ordonnai de marcher sur Draguignan.

Le départ fut triomphal : les tambours bat-

taient à crever leur peau d'âne, les chiens hurlaient: toutes les femmes de Vidauban, en chemise, étaient à leur croisée une chandelle à la main. En avant des tambours marchait en se dandinant une ambition satisfaite, c'était un individu qui probablement avait rêvé toute sa vie l'honneur d'être tambour-major et qui s'était fait une canne avec un manche à balais au bout du quel il avait attaché des plumes de coq. — Un souffle électrique de colère animait toute la colonne qui marchait en désordre mais en silence. A son extrémité quelques torches éclairaient les charriots sur les quels on avait fait monter les prisonniers. — C'était solennel et terrible, c'était ridicule et grotesque.

Mais lorsque l'aube commença à poindre; lorsque les tambours la caisse sur le dos ne stimulèrent plus la marche de la colonne et que la fatigue de la route et la fraicheur du matin eurent calmé l'ardeur de mes soldats, les chefs vinrent me trouver et je pus leur faire entendre raison. En arrivant aux Arcs tout le monde était parfaitement de mon avis, c'est-àdire d'aller s'organiser et d'attendre des renforts à Salerne.

Aux Arcs nous trouvâmes les Salernois qui venaient eux aussi pour marcher sur Dragui-

gnan. Le jeune Cotte qui les commandait ne comprenait pas que j'eusse l'idée de battre en retraite avec des forces aussi considérables qu'il évaluait à huit mille hommes. — Je lui répondis que bien persuadé que mes huit mille hommes, plus les siens, ne tiendraient pas contre une charge de cavalerie; je le priais de retourner à Salerne prévenir de notre arrivée sa patriotique commune.

On s'arrêta aux Arcs pour déjeuner et pour y recruter une nouvelle compagnie. — Pendant ce temps je fus voir les prisonniers du Luc et de La Garde-Freinet. C'étaient des gendarmes et des bourgeois réactionnaires qui, par une série de vexations continues, avaient allumé contre eux une haine dont j'avais bien peur de ne pas être maître. On les conservait, comme ôtages, prêts à les fusiller si on apprenait la moindre arrestation de patriotes au Luc ou à La Garde-Freinet. Dans le plan d'attaque de Draguignan, on se proposait, avant mon arrivée, de les attacher les uns aux autres et de s'en servir comme parapet pour tirailler contre la troupe. — Quoique mon autorité fut encore bien chancellante, je les rassurai en déclarant devant leurs gardiens que je les prenais sous ma protection. — Ils me reçurent comme un

sauveur — et ils avaient raison, — car deux heures après, sans moi, leur affaire était faite et voici à quelle occasion.

Nous nous étions mis en marche pour Salerne, j'avais ordonné qu'on fit monter nos captifs sur des carrioles et qu'on eut pour eux tous les égards dûs au malheur. Un brigadier de gendarmerie qu'on m'avait dit être de Libourne eut l'imprudence de répondre à Eugène Galice du Luc qui cherchait à le rassurer et à le consoler:

— Vous nous tenez maintenant, mais les soldats tiennent vos femmes et vos enfans et nous serons bien vengés, soyez tranquille!

Les paroles du brigadier furent entendues par un de ses ennemis personnels et rapportées à la tête de la colonne. Un groupe se forma et bientôt il fut décidé à voix basse que le brigadier au moins ne jouirait pas du plaisir de la vengeance. — Heureusement que, prévenu, je pus intervenir et à force de prières j'obteins la grâce de mon *compatriote*. Si on avait commencé par le brigadier, les autres n'auraient pas attendu longtemps.

Au passage d'un ruisseau plusieurs de mes hommes restérent en arrière et se dispersèrent dans la campagne, ils désertaient avec armes

et bagage. On allait leur courir après, mais je déclarai que ne voulant autour de moi que des hommes de cœur, je donnais congé à tous les lâches. Plusieurs qui étaient tentés de suivre les fuyards eurent honte et restèrent dans les rangs.

Pour arriver à Salerne il nous fallait passer par Lorgues petite ville réactionnaire, s'il en fut. Le tocsin et la générale signalèrent notre arrivée. J'envoyai une avant-garde pour rassurer la population. On ne voulut pas la laisser passer. Alors j'arrêtai la colonne et me déterminai à envoyer en parlementaire le spahi qui me servait d'ordonnance.

Après une demi heure d'attente, le tocsin et la générale cessèrent. Le spahi revint et me dit que les autorités de Lorgues s'avançaient voulant parlementer directement avec moi, Je partis au galop pour aller au devant d'elles.

Des patriotes de Lorgues qui vinrent à ma rencontre m'engageaient à faire avancer la colonne pour désarmer une douzaine de réactionnaires qui étaient tremblants de peur à la mairie. — Un effaré vint à son tour me grater dans la main pour m'indiquer qu'il appartenait aux sociétés secrètes, et, se disant une victime des réactionnaires, il me suppliait néanmoins de ne

pas entrer dans Lorgues où notre présence pourrait amener un conflit avec la population, enfin il me demandait en grâce de le faire fusiller, ne voulant pas, disait-il, assister à la *ruine de sa patrie!* — J'envoyai au diable ce patriote larmoyant et m'avançai jusqu'au lieu du rendez-vous.

Là je trouvai un monsieur décoré que je pris pour le maire de Lorgues. Je m'adressai à lui en le saluant; mais il me répondit avec calme et politesse et même avec un sourire sardonique qu'il n'était venu que pour assister M. le juge de paix avec lequel j'aurais à m'entendre.

Alors je cherchai le juge de paix qui me cachait la tête de mon cheval. Il s'avança pimpant sur la pointe des pieds pour se grandir. L'air martial de ce petit bon-homme me rappela ce brave échevin de Bordeaux qui mourut de joie d'avoir eu un cheval tué sous lui dans une échauffourée de la Fronde.

— Qui êtes-vous? me dit-il; que demandez-vous? pourquoi ces hommes? je vous préviens que nous sommes déterminés à nous défendre jusqu'à la mort.

— J'en suis persuadé, lui répondis-je, mais il ne s'agit pas de cela pour le moment; nous sommes des démocrates et, comme tels, les dé-

fenseurs de la Constitution; nous voulons passer pour aller..... plus loin. Je demande un peu de pain et un verre de vin pour faire rafraîchir mes hommes.

— Pour du pain et du vin on va vous en donner, mais arrêtez votre colonne, car autrement il arrivera malheur. Nous avons des forces et nous sommes bien décidés à nous battre.

— Eh! Monsieur, nous n'avons pas besoin de nous battre. En votre qualité de juge de paix vous devez être pour le droit et par conséquent pour la Constitution dont nous sommes les soldats.

— Je suis pour qui je suis, cela ne regarde personne. D'ailleurs dans un pareil moment on ne doit pas s'occuper de politique. Je vais vous faire apporter du pain et du vin, mais n'avancez pas, car nous sommes bien déterminés à vous repousser, je vous en avertis.

Quoique certain de la victoire si j'ordonnai seulement de battre la charge, comme je tenais autant que le juge de paix à ce qu'il n'y eut pas la moindre collision à Lorgues, et pressé de me rendre à Salerne, je consentis à faire le tour de la ville pour continuer ma route dès qu'on aurait distribué du pain et du vin. Je lui donnai ma parole et il s'en fut radieux.

Probablement qu'au lieu de s'occuper de nous envoyer des vivres, il s'occupait de raconter comme quoi, à force de sang froid et d'audace, il était parvenu à m'épouvanter, car nous attendîmes plus d'une heure le pain et le vin qu'on avait promis d'envoyer de suite.

Les démocrates de Lorgues qui étaient avec les chefs à la tête de la colonne, leur conseillaient d'avancer et de ne pas céder devant une poignée de réactionnaires. Le spahi qui n'avait pas été content de la réception qu'on lui avait faite en sa qualité de parlementaire, affirmait de son côté que pour les mettre en fuite il suffirait de se montrer. Nicolas du Luc me fit observer enfin que pour aller à Salerne il fallait nécessairement passer par Lorgues. — Pendant tous ces colloques et malgré mon opposition, la colonne avançait toujours. — Je sentais que l'impatience allait tout perdre et qu'un coup de fusil tiré par un imprudent de Lorgues pouvait mettre tout à feu et à sang. Je demandai au moins, ne pouvant plus retenir mes hommes, qu'on attendît le retour du parlementaire que j'envoyais pour dégager ma parole en me fondant sur ce que, pour aller à Salerne, il me fallait absolument passer par Lorgues.

Au lieu de me rendre ma parole ou de ve-

nir parlementer avec moi, le maire me fit savoir qu'il allait en délibérer avec son conseil. Alors une voix s'écria :

— Il nous feront attendre jusqu'à ce que la troupe qu'ils ont fait prévenir, arrive !

Un cri général de : En avant ! ébranla la colonne. Je me précipitai au devant d'elle ; je priai, je suppliai de ne pas me faire manquer à la parole que j'avais donnée en leur nom. Je menaçai même de briser mon épée. La colonne hésita : mais le bataillon de Vidauban qui formait l'arrière-garde et qui arrivait au même moment, passant par un chemin direct, entra dans Lorgues tambour battant ; alors on ne m'écouta plus et, poussé, bousculé, je fus entrainé, malgré moi, dans cette maudite bourgade.

La première personne que je rencontrai ce fut le juge de paix qui alors se donnait du mouvement pour nous trouver des vivres.

— Vous les voyez, Monsieur, lui dis-je, tous vos retards sont cause que mon autorité est à présent méconnue. Dieu veuille que vos fanfaronades n'amènent pas quelque conflit, ajoutai-je en lui montrant le maire qui se pavanait avec son écharpe au balcon de l'hôtel de ville au milieu de ses fidèles armés de fusils.

Je ne sais plus ce que me répondit le juge de paix, en riant du bout des lèvres.

On fit la distribution du pain et du vin. Pendant cette distribution un bourgeois de Lorgues vint me prier de lui accorder la permission de voir un de ses vieux amis qui se trouvait parmi nos prisonniers. Je lui donnai l'autorisation qu'il me demandait; mais lorsqu'il se présenta pour entrer dans une salle basse où l'on avait enfermé les ôtages, le factionnaire déclara qu'il ne connaissait que sa consigne et ne voulut pas le laisser passer. Il revint vers moi pour me prier d'intervenir.

— Hélas! lui dis-je, Monsieur, je pense que j'aurai bien assez d'autorité pour vous faire entrer; mais je ne vous réponds pas d'en avoir assez pour vous faire sortir.

Ce Monsieur me tirant de grands coups de chapeau me remercia et s'en fut.

Un chirurgien de la marine militaire qui faisait parmi nous l'office de chirurgien-major, vint me demander de mettre en liberté un malheureux prisonnier du Luc qui ne voulait pas descendre de voiture pensant qu'on allait le fusiller et qui pleurait à chaudes larmes.

— Cet homme va avoir une attaque d'apo-

plexie, me dit le bon Campdoras, et nous ne l'amenerons pas vivant à Salerne.

— Vous savez bien, lui dis-je, que les prisonniers appartiennent à La Garde-Freinet et au Luc dont ils sont les ôtages. Adressez-vous à Nicolas plus influent que moi sur les hommes du Luc et, s'il veut prendre la responsabilité de sa mise en liberté, je ne m'y oppose pas.

Nicolas, pour le *décorum* vint me demander à son tour la mise en liberté de ce malheureux. Je m'avançai alors, je le déclarai libre. — La peur l'avait tellement saisi que je fus obligé de le descendre de voiture.

Le vin qu'on avait largement distribué, commençait à agir. Un de mes hommes se sentant la tête lourde vint à moi tenant une bouteille clissée et me dit avec un effroyable mystère.

— Commandant, le vin est empoisonné!

Pour toute réponse je pris la bouteille et je bus.

On se groupait sous le balcon de la mairie où M. le maire et ses gens se faisaient toujours un plaisir de parader avec des fusils. — J'ordonnai aux tambours de battre le rappel, les tambours ne m'obéirent pas. Je me tenais à distance observant le mouvement et adjurant tous les chefs que je rencontrais de mettre leurs

hommes en rang pour nous retirer à Salerne. Plusieurs essayèrent d'exécuter mon ordre, mais inutilement.

— Il faut désarmer les réactionnaires, me criait-on de toute part.

— Le maire a eu l'insolence de dire qu'il nous autorisait à nous promener sous les allées.

— S'il reste quelques trainards, ils les fusilleront, soyez en sûr.....

— Mais songez donc, leur disais-je, que j'ai donné ma parole et que les désarmer serait une trahison!

Mes hommes n'étaient plus en état de m'entendre. Saisissant alors un tambour au collet je le forçai à battre le rappel, puis la marche. Quelques hommes me suivirent machinalement; mais au même instant je fus obligé de retourner vers la mairie dont on venait d'enfoncer les portes. Le maire et ses acolytes avaient disparus. Je cherchai vainement à percer la foule; alors je revint à distance et j'appelais les tambours à grands cris. J'avais le vertige, je voyais un grand mouvement et des hommes qui dansaient comme des sauvages, en tirant des coups de fusil en l'air.

Se détachant de la danse Macabre, Louis Chabert, le brave Brignolais vint à moi et me dit :

— Je crois que voici le moment d'aller faire un tour chez les réactionnaires?

— Voler! m'écriai-je en tirant mon épée, il ne manquerait plus que cela!

— Ah! c'est ainsi que vous nous commandez, reprit-il en me jettant à la figure un morceau de pain qu'il tenait à la main.

Je le poursuivis pour lui passer mon épée à travers le corps, mais il s'enfuit et je ne l'ai pas revu depuis.

Quand on fut las de danser et de hurler, les rangs se formèrent, les tambours m'obéirent, je détachai une avant-garde et enfin je pus monter à cheval et partir.

Je n'avais pas fait deux cents pas que je m'apperçus que la colonne était rompue. Arrambide de Toulon accourut et me dit qu'on venait d'apprendre que la troupe était au Luc et qu'on était décidé à retourner pour l'attaquer.

— Nous ne sommes pas en état d'attaquer la troupe, lui dis-je. Quant à moi je vais à Salerne, allez au Luc si vous voulez.

J'ordonnai de continuer la marche, sûr qu'on finirait par me suivre et pour échapper aux discutions, car tout le monde avait la prétention de savoir commander, je prétextai un ordre

à donner à l'avant-garde et je partis au galop suivi du spahi qui ne me quittait pas.

Je recommandai à l'avant-garde de ne pas se laisser rejoindre par la colonne et je continuai ma route au grand trot pendant que mon spahi qui avait largement usé du bon vin de Lorgues s'amusait à faire sauter les fossés à son cheval. Le chemin se biffurquant, je lui dis de prendre une route tandis que je suivrai l'autre, feignant d'ignorer quelle était celle qui conduisait directement à Salerne. Il suivit le chemin direct et je pris le chemin de traverse.

Quand je fus bien seul, je descendis de cheval et me couchais au pied d'un olivier.

Ce qui venait de se passer m'avait brisé. J'avais horreur de *mon armée*. Chef d'hommes brutaux, ignorants, verbeux et d'une outrecuidance déplorable, je voyais se dresser devant moi l'incendie, le pillage et le meurtre que je ne pourrai pas empêcher, et dont l'affreuse responsabilité allait retomber sur ma tête. Je n'étais pour mes hommes qu'un pourvoyeur-général, pas davantage. Habitués au bien être dans les riches campagnes du Var, ils entendaient et prétendaient, en guerre, boire, manger et dormir comme à leur habitude. — Où dinerons-nous? quand dinerons nous? étaient

les questions qu'on m'adressait le plus souvent. — Les chefs que je connaissais personnellement et sur lesquels je croyais pouvoir compter, avaient été les premiers à pousser sur moi la colonne pour entrer dans Lorgues. Je voyais encore le regard fauve d'un d'entr'eux qui, à Vidauban, sans pitié pour ma fatigue après une marche forcée, me reprochait de me chauffer un instant quand il s'agissait selon lui d'agir et de combattre. Je voyais tout en noir, la démocratie ensanglantée, l'anarchie faisant regretter la réaction, et la liberté échevelée comme la licence. — L'envie de déserter me prit à la gorge; mais je la repoussai avec plus d'horreur encore que les funèbres images de mon imagination en délire. Si l'idée du suicide m'était venue je me serais passé mon épée à travers le corps. — Je tombai dans une sorte de torpeur. Cependant le calme revint peu à peu et je me pris même à rire des terreurs que je m'étais faites. — Je pouvais compter sur le patriotisme de mes hommes. Malgré tout leur orgueil méridional, ce n'était pas une ambition absurde pas plus qu'une basse cupidité qui leur avait fait prendre les armes, c'était le dévouement à la République dans toute son abnégation, c'était l'amour de la patrie dans tout ce

qu'il y a de plus noble. J'avais déja brisé leur colère en les rappelant à l'humanité et à l'honneur; c'est que, sous une rude écorce, l'élément généreux dominait chez ces hommes au cœur franc, à l'âme candide. A part quelques individus, comme Louis Chabert, je n'avais pas à craindre qu'ils souillassent notre sainte cause par le pillage ou la violence, et si ce malheureux petit juge de paix n'était pas venu faire ses embarras, si une sotte municipalité n'avait pas cherché à faire de l'histoire en nous bravaut du haut de son balcon, si son tambour était resté tranquille, si la cloche n'avait sonné que les vêpres, nous serions passés à Lorgues comme de bons amis, comme de vrais moutons. — J'allais donc aller à Salerne pour organiser militairement deux mille hommes que j'avais derrière moi. — C'était une rude besogne. — Il me fallait une main de fer recouverte d'un gant de velours pour assouplir à l'ordre des camps et au silence de la discipline des caractères altiers qui n'avaient encore confiance qu'en eux-mêmes. Il me fallait promptement trouver de la poudre, chercher des fusils, fondre des balles, forger des lances, organiser les compagnies, pourvoir aux vivres, poster les gardes, surveiller les marches, bien choisir mes canton-

nements et, au premier coup de fusil, me trouver toujours à la tête des plus braves comme chez les vieux Gaulois. — Pour suffire à tout je ne pouvais compter que sur moi seul et je n'avais peut-être pas trois jours à attendre de parricides soldats abrutis en Afrique et deshonorés à Rome; mais il fallait repousser un ignoble despotisme, on ne doit pas consulter ses forces quand il s'agit de sauver la patrie. Et alors même (ce que me paraissait impossible), alors même que de pauvres paysans du Var auraient seuls dans cette page de notre histoire le monopole du courage et du patriotisme, si la France éreintée par Cavaignac, se courbait pour dernière humiliation sous le bâton du contestable de Londres, quelques fussent les suites de notre campagne, la mort, les fers ou l'exil étaient trop honorables pour hésiter un seul instant.....

Je remontai à cheval. — Jamais je ne me sentis plus de vie — et courrant bride abattue à Salerne, je criai la vieille devise française:

Fais ce que dois, advienne que pourra!

A Salerne

(7, 8 et 9 décembre)

Lorsque j'arrivai à Salerne tous les hommes étaient de garde; toutes les femmes étaient de cuisine. Je fus me reposer un instant chez le citoyen Cotte où je dinai, puis le tambour m'annonçant l'arrivée de la colonne je fus la voir défiler. Le silence qu'elle observait m'indiqua qu'elle était harassée de fatigue. Les chefs la déployèrent en bataille et chaque Salernois amenant chez lui une escouade, en moins de cinq minutes, tous mes hommes furent abrités et à table. — Je montai à cheval pour donner le mot d'ordre et mes instructions aux différentes gardes, puis je fus établir les postes avancés et placer les sentinelles perdues; enfin je poussai une reconnaissance sur la route de Draguignan jusqu'à un feu de bivouac placé à quelques kilomètres. Deux citoyens le gardaient ayant à côté d'eux leurs fusils et une grosse

bouteille. Ils me dirent qu'on les avait placé là pour indiquer aux traînards la route de Salerne et les empêcher de prendre celle de Villecrose. — Il était onze heures et demie, le temps était serein; la lune devait éclairer pendant toute la nuit; les sentinelles avancées voyaient à une lieue devant elles la route qu'elles surveillaient. — J'estimai ma position assurée autant que possible et je revins à Salerne demander à une ou deux heures de sommeil l'oubli de cette cruelle journée.

Le lendemain au point du jour j'avais déja fait deux fois ma ronde générale et je convoquais tous les chefs pour procéder à une organisation régulière. — Je pris pour secrétaires tous les maîtres d'école qui avaïent suivi leurs villages. Je leur fis tracer des cadres de compagnies. J'ordonnai qu'on procédat immédiatement à l'élection des officiers, sous-officiers et caporaux. Puis, dès que les élections furent à peu près terminées je convoquai en conseil les anciens et les nouveaux chefs et là je leur exposai franchement la gravité de notre position. Je déposai le commandement et les exhortai à choisir parmi eux le plus capable et le plus digne, déclarant que pour moi, si le commandement m'était continué, je ne l'accep-

terai qu'à la condition qu'il fut dictatorial, absolu. Je me retirai et lassai le conseil discuter et délibérer librement. — Il me nomma général et m'adjoignit un comité de défense qui formerait mon conseil de guerre toutes les fois qu'il s'agirait de prendre des mesures dont je ne voudrai pas assumer sur moi toute la responsabilité.

A chaque instant de nouvelles compagnies nous arrivaient et à quatre heures du soir nous étions trois mille cinq cents hommes à Salerne. — J'avais envoyé chercher Imbert qui nous avait quitté aux Arcs, je comptais sur son intelligence et sur ses connaissances militaires pour m'aider à fortifier mes postes, car avec des hommes qui n'avaient pas le temps d'apprendre la manœuvre, je n'avais à faire qu'une guerre de tirailleurs et je ne pouvais être sûr de les rallier que derrière des fortifications passagères. — Comme nous avions fort peu de bayonnettes je donnai l'ordre de forger des piques dont je voulais armer les plus ingambes et les plus impétueux pour en former des colonnes d'attaque ou pour défendre les retranchements à l'arme blanche. Enfin après avoir fait fondre des balles de divers callibre, réunissant toute la poudre qu'on avait pu trouver

à Salerne, je fis fabriquer des cartouches. Je nommai des maîtres armuriers capitaines d'armement, et leur recommandai de faire l'inspection de tous les fusils, car j'avais remarqué des hommes armés de vieilles patraques rouillées qu'ils avaient chargés jusqu'à la gueule et qui devaient infailliblement éclater si elles faisaient feu. Un corps de boulangers fut chargé de la manutention des vivres.

Après avoir tout ordonné, tout inspecté, j'allais me fortifier à Salerne, lorsqu'on signala l'apparition de soldats sur une montagne à droite et à un kilomètre de notre cantonnement. J'y envoyai une compagnie de La Garde-Freinet qui la gravit au pas de course. — Elle revint bientôt; — il n'y avait pas de soldats; mais seulement des chasseurs, — l'un était décoré, — ils n'étaient pas connus dans le pays, — on les arrêta comme espions.

La présence de ces deux hommes que je soupçonnais être des officiers *en bourgeois,* me fit craindre une attaque pour la nuit ou une surprise à l'aurore. J'envoyai un bataillon bivouaquer sur la montagne, et je plaçai les compagnies de La Garde-Freinet sur un monticule qui commandait la route de Draguignan, à portée de fusil de Salerne. Je recommandai

aux capitaines de La Garde-Freinet de cacher soigneusement leurs feux dans des excavations et de masquer leurs factionnaires derrière les arbres pour laisser croire que cette position n'était pas occupée; tandis que sur la montagne j'avais ordonné de préparer de grands feux et de les allumer à la moindre alerte.

A peine ces dispositions étaient-elles prises que la nuit arriva. J'allais mander près de moi les deux chasseurs arrêtés pour les interroger, lorsque deux coups de fusil firent crier: Aux armes! et battre la générale. J'envoyai le bataillon du Luc au pied de la montagne où était déja le bivouac avec ordre d'allumer les feux. Je fis dire aux compagnies de La Garde-Freinet qui étaient sur le monticule de ne pas se montrer quoiqu'il advint et de ne faire feu qu'à bout portant, si la troupe venait pour s'emparer de sa position. Je me transportai avec deux ou trois compagnies sur la gauche du chemin de Draguignan en avant de Salerne et vis-à-vis le monticule; j'établis mes hommes en tirailleurs dans des bois d'oliviers en leur recommandant le plus grand silence. Tout Salerne était illuminé. Le reste de nos hommes devaient tirailler dans les rues et battre la retraite vers la montagne.

Si la troupe était venue et qu'elle eut marché directement sur Salerne, je la laissais passer et alors La Garde-Freinet et moi nous la prenions à dos. — Si elle cherchait à prendre position sur le monticule, je l'attaquais en flanc; enfin si, attirée par les feux, elle marchait directement vers la montagne, négligeant Salerne et le monticule, je la laissai s'engager avec le bataillon du Luc et réunissant toutes mes forces je la mettais entre deux feux.

Imbert qui était arrivé depuis une heure fut en avant et ne vit rien venir, nous comprimes enfin que c'était une fausse alerte. Je fis rentrer mes hommes et j'ordonnai de rechercher l'auteur des deux coups de fusil que je me proposais de punir sévèrement.

Je m'étais retiré chez le citoyen Cotte. Martel, capitaine des patriotes de Saint-Tropez, était avec moi, faisant des cartouches sur la cheminée où il avait déposé ses pistolets. Un individu à la figure riante entra et me dit que c'était lui qui avait eu l'idée originale de tirer deux coups de fușil parcequ'un passant lui avait appris que la troupe allait bientôt venir. — Je n'étais pas de bonne humeur, je lui fis de vifs reproches. — Au lieu de s'excuser, l'imprudent regimba contre mon autorité et, prenant à son

tour un ton de maître, il me dit qu'au lieu de perdre mon temps à lui faire un sermon, j'eusse plutôt à m'occuper d'aller relever mes postes, car ses compatriotes les Salernois s'ennuyaient de monter la garde. — L'envie me prit de lui brûler la cervelle, — mais je me conteins et, pour éviter la tentation, je lui intimai l'ordre de partir, le prévenant que le lendemain il aurait à rendre compte de sa conduite devant un conseil de guerre. — Le jeune Cotte arriva, je lui donnai l'ordre de faire arrêter l'individu qui venait de sortir. Cotte avait été nommé du comité de défense en reconnaissance du bon accueil que nous avaient fait les Salernois. C'était un bon garçon qui ne comprenait pas du tout les nécessités de la discipline bien qu'il fut décoré du titre de colonnel. Il me supplia de ne pas faire arrêter et surtout traduire devant un conseil qui condamnerait, sans miséricorde, un homme qui après tout était un des meilleurs démocrates de Salerne et estimé de tous ceux qui le connaissaient. — Son arrestation aliénera toute notre population contre vous, me dit-il, et je vous en préviens à l'avance! — La nécessité me faisant une loi de pardonner, j'ajournai la punition.

Je montai à cheval pour visiter les postes.

Mon Salernois avait eu le temps d'aller lever toutes les gardes, il n'y avait plus que les compagnies des bivouacs. Je courus sur le champ rassembler quelques hommes et je placai un poste avancé sur le chemin de Draguignan, puis je fus sur le monticule prendre un renfort pour établir des sentinelles perdues et garantir ainsi la partie la plus exposée de Salerne, et je vins au poste avancé pour veiller moi-même toute la nuit.

A chaque instant il m'arrivait des émissaires de Cotignac. Grands curieux, grands bavards, grands marcheurs, une promenade de sept à huit lieues ne leur coutait rien. Ils venaient de la part de leur chef pour savoir où nous en étions, car ce chef il nous avait écrit : « Amis et frères, si vous êtes vainqueurs vous pouvez compter sur Cotignac, nous volerons à votre secours; mais jusqu'à ce que les événements soient parfaitement décidés nous nous tiendrons dans la réserve la plus absolue. » Cette missive signée d'un triangle égalitaire avec des virgules, et sérieusement écrite par un citoyen dont je connaissais d'ailleurs la poësie et les jambages, m'avait fait comprendre que nous ne devions pas plus compter sur Cotignac que sur Brignoles. Je renvoyai les Cotignacois dire à

leur chef que je me recommandais au moins à ses prières.

J'activais autant que possible la fabrication des piques et des cartouches. Je talonnais mes maitres d'école pour qu'ils me donnassent enfin un état général des compagnies afin de pouvoir désigner les gardes à tour de rôle; lorsque Campdoras, notre chirurgien-major et membre du comité de défense, qui était chargé du dépouillement des journaux et des correspondances interceptées, vint me dire que Paris ne s'était pas défendu, que les départements n'avaient pas remués et qu'il n'y avait en définitive que les Basses-Alpes et le Var en insurrection contre l'attentat du citoyen de Turgovie. — Je lui dis de brûler les journaux et de ne parler de rien à personne. J'assemblai le comité et lui demandai son avis sur le projet que j'avais d'aller me joindre à nos frères des Basses-Alpes. — On se trouvait bien à Salerne, on aurait voulu y rester, — mais il nous arrivait à chaque instant de nouvelles compagnies. Cotte qui craignait d'affamer son pays, me dit que, si nous ne partions pas dans la journée, nous n'aurions plus de vivres pour le soir. — Arrambide me proposa de dégager notre cantonnement en amenant avec lui douze à quinze cents

hommes à Tourtoux où il ramasserait tout ce qu'il pourrait de vivres, d'armes et de munitions pour venir ensuite me rejoindre à Aups où je voulais aller coucher. Comptant sur son patriotisme et son énergie, je l'autorisai à prendre mille à quinze cents volontaires. Il fut les chercher parmi les compagnies qui attendaient mes ordres en bataille, et il partit.

J'avais envoyé la veille à Aups le citoyen Alter de Draguignan avec un détachement d'avant-garde. Il en était revenu et ne me paraissait pas très-satisfait du patriotisme de cette ville. Je le renvoyai avec des renforts et tous les boulangers pour préparer le pain.

Pendant que je donnais l'ordre de marche aux capitaines, je rencontrai le citoyen Constant de Brignoles qui m'aborda d'un air piteux :

— Nous voilà ! me dit-il.

— Vous aussi, mon vieux camarade, il vaut mieux tard que jamais. Où est Cotignac ?

Mais on vint me prévenir que le citoyen Giraud s'étant installé sans façon au conseil, semait des nouvelles alarmantes et se permettait de critiquer toutes mes opérations. C'était un moyen d'esquiver le reproche de n'avoir pas défendu Brignoles ou de ne pas être venu à Vidauban. — Je me rendis au conseil et je

tançai vertement les porteurs de mauvaises nouvelles qui venaient décourager mes hommes et qui auraient mieux fait de rester chez eux à jouer au soldat. — Il fit très-bien de ne rien répondre. — Après avoir expulsé tout le monde, moins le comité de défense auquel je voulais donner mes instructions avant le départ, je dis aux factionnaires qui gardaient les portes du conseil de faire feu sur quiconque s'aviserait de vouloir entrer sans mon ordre. Mais au moment où j'exposai mon plan de campagne au comité, un individu bouscule le factionnaire, ouvre la porte, et tombe comme une bombe au milieu du conseil.

— Vous êtes notre général?

— Oui. Eh bien, qu'y a-t-il?

— Venez vite avec moi me faire changer cette paire de souliers qui me gênent et que le cordonnier ne veut pas reprendre.

Je n'avais pas le temps de rire, je fis jetter cet individu à la porte et mettre le factionnaire en prison.

L'homme aux souliers neufs était encore un envoyé de Cotignac.

En venant à Salerne, Brignoles avait apporté du lard et de la poudre. Je donnai ordre qu'on lui laissat son lard, mais qu'on lui prit sa poudre

pour l'expédier immédiatement à Aups à nos artificiers qui, avec les balles qu'on avait déja fondues à Salerne, pourraient confectionner des cartouches que je ferai distribuer le lendemain matin. J'ordonnai en même temps la distribution des cartouches déja faites. — Brignoles ne voulut pas se dessaisir de sa poudre, c'était son bien, elle voulait l'escorter; alors je dis à Brignoles de partir bien vite pour Aups.

Cotignac avait envoyé une escouade de curieux qui se mit à suivre Brignoles.

Laissant le commandement de l'arrière-garde à Amalric, homme énergique, et qui d'ailleurs, membre du comité de défense, avait à commander les compagnies de La Garde-Freinet sur lesquelles je pouvais compter, je m'occupai du départ des prisonniers que je prévins par écrit, à la hâte. — Si les nouvelles eussent été favorables je les aurais fait mettre en liberté; mais je prévoyais la tempête, je dus les conserver comme bouées de sauvetage.

Je montai à cheval suivi de mon fidèle spahi qui ne me quittait pas et je partis pour Aups.

A quelques kilomètres de Salerne je rencontrai un jeune homme qu'on appellait Cartier, qui se disait mon aide-de-camp et qui faisait son service en cariole. Je profitai de l'heureuse

rencontre de mon aide-de-camp que je voyais pour la première fois depuis mon généralat, pour lui donner l'ordre de faire établir en avant d'Aups, sur la route de Draguignan, un bataillon de grand'garde que je disposerai à mon arrivée. Il partit mettant sa cariole à fond de train, enchanté de la commission et plus aide-de-camp que jamais.

A Sillans et à Aups

(9 décembre)

J'étais harassé de veilles; mais le galop du cheval me ranima et lorsque j'arrivai à Sillans, petit village à moitié chemin d'Aups, j'eus encore besoin de toute mon énergie pour mettre à la raison les Brignolais et les gens de Cotignac qui s'étaient arrêtés pour boire.

En me voyant arriver, soit qu'ils voulussent montrer qu'ils faisaient bonne garde, soit qu'ils voulussent faire les braves, soit qu'ils eussent réellement peur, une nuée d'hommes accourut pêle-mêle armant ses fusils, me couchant en joue et me criant: Qui vive! avance à l'ordre! Je m'égosillai pour amener ces forcenés à reprendre leurs rangs et je demandai aux chefs pourquoi ils n'étaient pas à Aups où les artificiers attendaient la poudre pour faire des cartouches?

— Cotignac n'avait pas voulu aller plus loin et Brignoles avait décidé de camper là.

M'appercevant que la position de Sillans était excellente, bien qu'un peu éloignée d'Aups, — mais puisqu'ils voulaient y camper, — je dis à Casimir, le seul officier de Brignoles qui se présentat, d'envoyer sur le champ la poudre à Aups après en avoir fait une distribution à ses hommes à qui j'allais envoyer des balles. Puis je recommandai d'établir une garde sur une hauteur boisée qui dominait la route de Salerne précisement à l'endroit où elle se biffurquait pour aller à Aups et je ne sais plus où. Il y avait un chateau que je dis d'occuper militairement et enfin une petite chapelle et une écurie où on pouvait s'établir en les crénelant et balayer toute la partie du chemin qui se coudait pour venir au chateau. Avec un peu d'intelligence et de courage on eut facilement arrêté un régiment. Après avoir donnée toutes mes instructions et à Casimir et à un ancien militaire qui me dit avoir servi dans le génie, je laissai Sillans à la garde de Dieu, défendu par les Brignolais.

J'étais tellement extenué que je montai dans la voiture d'un médecin qui allait du côté d'Aups. J'avais recommandé au spahi de prendre des chevaux frais, car les nôtres venus toujours au grand galop étaient fourbus. Je dormis dix mi-

nutes dans la voiture et je remontai à cheval. Mais hélas! les rosses fraiches qu'on nous avait données après avoir galopé cinq minutes ne voulurent plus aller qu'au trot, à coups d'éperons, à coups de pointe de sabre nous ne pûmes obtenir que la plus grande vitesse d'une charrette. — Ma halte à Sillans et l'allure de nos exécrables coursiers firent que je ne pus arriver à Aups qu'à la nuit. Le commandant de Vidauban qui faisait les fonctions de chef d'état-major de la place, était venu à ma rencontre avec mon aide-de-camp cette fois-ci à cheval. Nous passâmes devant le bataillon qui devait être de garde. Je dis à son chef de m'attendre, que j'allais venir placer moi-même les postes dès que j'aurais diné, car j'avais oublié de manger depuis la veille. — Le commandant de Vidauban me dit alors qu'il connaissait une excellente cuisine où il s'était déja établi et que d'ailleurs il était chargé de m'inviter, son hôte lui ayant dit qu'il serait glorieux de me recevoir.

Quand j'entrai à Aups les tambours battirent aux champs, un bataillon me présenta les armes, des vivats se firent entendre. Le commandant qui m'avait préparé cette réception me demanda si j'étais content.

— Certainement, répondis-je, mais allons vite dîner.

Nous entrâmes enfin dans la maison bénie: un bon vieillard affairé présidait au tournebroche, surveillait les casseroles et stimulait l'ardeur de deux servantes qui couraient comme des folles à droite et à gauche. — Dès qu'il m'apperçut et que le commandant eut décliné mes qualités, il me pria de lui pardonner le mauvais repas que j'allais faire. — Je lui dis que j'étais un général sans façon qui n'avait droit qu'au feu et à la chandelle. Comme on venait me relancer à chaque instant pour me demander des ordres ou pour me faire des réclamations, je pris le parti d'aller à la mairie où une municipalité démocratique avait remplacé la municipalité réactionnaire. Là je m'apperçus que mes maîtres d'école qui s'étaient mis en rapport avec elle étaient très-entendus pour la distribution des vivres s'ils étaient un peu négligents pour l'état général des compagnies que je leur reclamais depuis le matin. Je retournai à mon logement et mon hôte me fit encore ses excuses sur le mauvais souper que j'allais faire. — C'était d'ailleurs la seule conversation. — Comme le souper paraissait devoir encore se faire attendre, je demandai à être seul un instant: la

nouvelle de mon arrivée avait été le signal d'une procession de plaignants et de solliciteurs. Les deux servantes prirent chacune un flambeau pour m'éclairer et mon hôte ne voulut pas me laisser sortir de sa cuisine sans m'avoir fait encore ses excuses sur le mauvais repas que j'allais faire. Je le lassai s'évertuer à activer les apprêts du souper et je montai dans une chambre haute où le couvert était mis et où l'on avait allumé un bon feu. Le commandant de Vidauban avait fait placer un factionnaire à la porte. J'ordonnai à ce factionnaire de ne laisser entrer personne. La manière absolue dont la consigne fut donnée arrêta ceux qui me suivaient et je pus enfin, brisé de fatigue et crachant le sang, me jetter dans un fauteuil.

Les deux mains appuyées sur le pommeau de mon épée regardant le feu qui flambait, je pensai d'abord à la France. — Serait-il possible, me disais-je, que les vétérans de Juillet, que les hommes de Février et que les debris de Juin aient laissé un instant s'introniser le bas-empire? Serait-il donc vrai, comme le dit Montesquieu, qu'une révolution retrempe un peuple et que plusieurs l'avilissent! — Puis je me mis à maudire tous ces froids écrivains économistes, tous les apôtres du bien-être qui avait préparé

notre nation si fière à souffrir que l'on mit la patrie à l'encan. — Je savais qu'il n'y avait rien à espérer d'une armée dont l'honneur consiste à frapper, comme le bourreau, sans même demander si la victime est innocente ou coupable. Les officiers supérieurs habilement compromis par M. Bonaparte, avaient insolemment arboré le drapeau de la haute trahison, ils devaient aller jusqu'au bout et chercher à laver leur crime dans le sang du peuple, — leurs soldats n'avaient pas plus d'idées que leurs chevaux : ils avaient déja tué parcequ'on leur avait dit: tue ! — Je devais donc m'attendre à une rude guerre, sans pitié, sans merci. — Engagé dans cette lutte desespérée dont aucun des miens ne comprenait la gravité, il me fallait, pour ne pas laisser s'évanouir une dernière lueur d'espérance, cacher mes craintes, feindre une assurance que je ne pouvais avoir et, pauvre général d'une poignée de paysans, me figurer comme eux que je pouvait sauver la République. — Il ne me restait qu'à m'établir sur les limites des deux départements en insurrection, joindre mes forces à celles des nos frères des Basses-Alpes, marcher tous ensemble sur Grenoble où le général qui commandait cette division n'avait pas, disait-on, sali ses épau-

lettes et en attendant, pour résister au premier choc, parquer mes hommes dans des retranchements où la nécessité transformerait en héros même les chanteurs de Brignoles. — Je me levai pour donner l'ordre du départ à minuit; — mais je songeai alors que je ne pouvais abandonner douze à quinze cents hommes qu'Arrambide avait amenés à Tourtoux pour dégager le cantonnement de Salerne. — Attendre, c'était tout compromettre, — partir, c'était abandonner lâchement des patriotes dévoués. — Dans cette affreuse perplexité ne voyant qu'abîme autour de moi, ma pensée se reporta sur ma bonne femme et sur mes pauvres enfans que je n'espérais plus revoir, et, retombant dans mon fauteuil, je me cachai la figure dans les mains pour que le factionnaire n'apperçut pas couler mes larmes.

Un léger bruit me fit lever la tête. Une voix discrète demandait à entrer. C'était Édouard Charles, capitaine des patriotes de La Verdière et de Vinon. Je l'avais connu en allant à La Verdière faire des abonnements au journal *le Peuple*. — Il est des hommes avec lesquels il s'établit en deux jours des liens de sympathie aussi forts que ceux de trente années d'amitié. Charles Édouard était de mon âge, célibataire

après une jeunesse orageuse, il s'était retiré dans sa campagne et s'était fait une famille des paysans. Devenu la providence des pauvres, le conseil et l'appui des malheureux, c'était la charité intelligente et la démocratie dans sa simplicité évangélique.

— Entrez, capitaine, lui dis-je, entrez, vous êtes le seul que je puisse recevoir en ce moment-ci.

— Je suis bien inquiet, me dit-il.

— Pourquoi ?

— Ce matin, au moment où j'arrangeais les effets que j'avais fait venir pour en faire la distribution à ma compagnie, Arrambide ayant demandé des hommes de bonne volonté pour former la colonne qu'il commande, les hommes de La Verdière l'ont suivi et je suis resté avec ceux de Vinon. Avez-vous des nouvelles d'Arrambide ?

— Non, mon cher capitaine, et c'est ce qui me tue, sans cela je partirai cette nuit ou au point du jour, car il ne fait pas bon ici pour nous, — je sais que les troupes sont en marche et je ne dissimule pas qu'il nous serait impossible de resister à une attaque n'étant pas encore assez bien organisés.

— Pardonnez si je vous interroge; mais que prétendez-vous faire ?

— Demain matin si je n'ai pas de nouvelles d'Arrambide, je prends les seuls hommes sur lesquels je puisse compter en cas d'engagement avec la troupe, c'est-à-dire, La Garde-Freinet et le Luc, et j'en forme une colonne pour aller moi-même le chercher. — Pendant ce temps le reste de mes hommes filera pour aller sur les bords du Verdon, et Imbert à qui j'ai déja dit de recruter toutes les pelles et toutes les pioches qui sont à Aups, établira des têtes de ponts et des redoutes sur les points que je lui indiquerai, car ce n'est que derrière des retranchements que nous pouvons tenir.

— Je vous le demande en grâce, amenez-moi avec vous ainsi que les hommes de Vinon.

— Je vous le promets.

— Merci, car, voyez-vous, ces pauvres gens de la Verdière je les considère comme mes enfants, et s'il doit leur arriver malheur, je voudrais pouvoir mourir avec eux.

— Que j'aie seulement deux jours devant moi et je crois que je pourrai tenir. Digne est au pouvoir des démocrates, la garnison de Grenoble n'a pas adhéré au coup d'état, tout n'est pas donc perdu dans le midi quoique Marseille n'ait pas bougé et que l'Hérault se soit borné à quelques démonstrations isolées et par con-

sequant insignifiantes. Mais quoiqu'il arrive, soyez sûr que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que notre cause triomphe ou tombe honnêtement.

— J'en suis bien convaincu, aussi en apprenant que c'était vous qui commandiez dans le Var, je me suis écrié: tant mieux!

— Quelle triste position, mon cher ami, que celle de chef d'une troupe indisciplinée et à peu près indisciplinable! Je sais que l'Évangile veut qu'on ne commande qu'à la condition d'être le serviteur de tous; mais puis-je satisfaire à tous les besoins, répondre à toutes les demandes? vous au moins, vous avez songé à munir vos hommes de souliers, de chemises, d'habits, d'armes et de munitions, tandis que la pluspart des chefs qui m'arrivent de deux lieues seulement me demandent pour leurs hommes des souliers, des blouses, des fusils et des cartouches, comme si j'avais des magasins établis, comme si je pouvais faire des réquisitions arbitraires et dépouiller de pauvres marchands et de pauvres ouvriers pour vêtir et chausser des hommes qui, la pluspart, n'ont pris les armes que comme s'il ne s'agissait que de parader un jour ou deux et de faire ce qu'on appelle ici une *bravade.* — Pour assurer ses po-

sitions il faut de la cavalerie, c'est à peine si je peux trouver un cheval pour moi. Il faut trois choses pour faire la guerre, disait Caton, de l'argent, de l'argent et de l'argent; j'ai onze francs, cinquante centimes!....

Charles Édouard m'interrompit et tirant sa bourse:

— Je me suis muni de tout l'argent que j'ai pu me procurer pour le besoin de ma compagnie, le voici, prenez-le.

— Pour moi personnellement à quoi me servirait l'or que vous m'offrez? il n'y a pas assez pour trois mille hommes. Gardez-le donc, ce que je voudrais qu'on me prêtat c'est une montre.

Charles Édouard me remit la sienne.

Mon hôte, entre ses deux servantes, se montra à la porte. Je crus que c'était le souper qui arrivait, le capitaine se retira.

— Pardonnez-moi, M. le général, le mauvais souper que vous allez faire.

— Je vous pardonnerai même le temps que j'ai perdu jusqu'à présent, si vous me faites servir un morceau de pain tout de suite.

Il retourna sur les pas en criant:

— Trempez la soupe! sortez la broche!

Le citoyen Constant entra.

— Chargez-moi, me dit-il, de la garde des prisonniers, ils le demandent parcequ'ils savent que je suis un bonhomme incapable de faire du mal à une mouche. M. Maquan m'a dit qu'il espérait que vous lui rendriez sa liberté en sa qualité de journaliste.

— Comment, M. Maquan, le rédacteur de *l'Union du Var*, est prisonnier ?

— Oui, on l'a pris à Lorgues.

— On a donc fait des prisonniers à Lorgues ?

— Vous ne le saviez pas ?

— C'est la première nouvelle. — On n'ose plus prononcer le nom de Lorgues devant moi. Dites de ma part à M. Maquan que je le mettrai en liberté, ainsi que tous les prisonniers de Lorgues, dès que je serai où je dois aller demain, et demain je vous donnerai votre commission pour être le gardien des ôtages.

Le commandant de Vidauban qui avait suivi religieusement les apprêts du souper entra en m'annonçant solennellement que nous allions nous mettre à table.

Constant s'en fut. — Mon hôte entra et m'adressa pour la vingtième fois ses excuses sur le mauvais souper que j'allais faire. Il me présenta sa fille, demoiselle très-majeure qui cherchait à dissimuler, en grimaçant un sourire,

la terreur profonde que je lui inspirais. On servit.

Le commandant de Vidauban mangeait comme quatre et ne disait mot; mon hôte, pour dissimuler sa peur, parlait pour quatre et ne mangeat pas du tout. Sa fille était raide et froide comme la statue du commandeur dans le *festin de Pierre*. Je m'apperçus alors que si j'étais chez un bon bourgeois je n'étais pas chez un patriote. — Je regardai le commandant d'un air qui semblait lui dire: Où diable m'avez-vous mené? — Pour tranquilliser mon hôte et sa fille je leur parlai de ma femme et de mes enfans, du *Musée des familles* auquel ils étaient abonnés et dont j'avais été un collaborateur, je leur indiquai le moyen ingénieux de prévoir la pluie et le beau temps en renfermant une rainette dans une carafe. Mon hôte se rassurant petit à petit finit par me confesser qu'il allait tous les jours à la messe. Je pris texte de sa dévotion pour faire l'éloge de la religion pratiquée selon l'Evangile, j'exaltai sa morale si pure et ses préceptes démocratiques et sociaux. Enfin, au désert, j'étais parvenu à enchanter mon hôte et à rassurer entièrement la sévère demoiselle.

Le spahi vint me dire que mon cheval était prêt. Je me hâtai de descendre pour aller éta-

blir mes postes avancés. — Je rencontrai dans les escaliers un chef, je ne sais plus lequel, qui venait me prévenir d'un vol d'une douzaine de pipes commis chez un marchand de tabac. Pris en flagrant délit, les voleurs n'avaient voulu ni les restituer ni les payer, ce qui avait amené une sorte de dispute. — Comme je redoutais par dessus tout qu'on entâchat la démocratie du Var, j'étais bien déterminé à faire un exemple terrible du premier qui se permettrait de prendre quoique ce soit chez qui que ce fut. Je donnai ordre de chercher et d'arrêter ces misérables en déclarant que je les ferai fusiller le lendemain.

Mon hôte qui m'avait suivi jusqu'à la porte, en m'entendant parler de faire fusiller des voleurs, rentra chez lui tout éperdu.

Mon centre couvert par le poste de Sillans, ma gauche protégée par la colonne d'Arrambide qui devait être à Tourtoux, je n'avais qu'à garantir ma droite et plaçant ma grand'garde sur la route de Barjols et établir de petits postes avancés tout autour de mon cantonnement.

La première personne que je rencontrai fut Casimir de Brignoles.

— Vous ici? lui dis-je, je vous croyais à Sillans où j'ai envoyé des balles.

— Les gens de Cotignac, après s'être disputées avec nous, ont voulu retourner chez eux et nous sommes venus à Aups.

— De sorte que le poste de Sillans est abandonné?

— Il n'y a plus personne.

— Et la poudre? l'avez-vous immédiatement expédiée comme je vous l'avais personnellement recommandé?

— Nous l'avons amenée avec nous.

— Y a-t-il long temps que vous êtes à Aups?

— Nous arrivons.

Il était neuf heures du soir.

N'ayant rien à dire à cet excellent garçon qui d'ailleurs n'avait pas même l'air de se douter que l'abandon d'un poste avancé est un crime de haute trahison, je partis au galop pour aller rejoindre le bataillon qui devait être de garde; — il était allé se coucher. — Je ne trouvai au feu du bivouac que le citoyen Giraud qui avait laissé filer ses Brignolais et qui se chauffait tout seul philosophiquement.

J'entendis le tambour dans le lointain, je m'élançai pour aller au devant d'une colonne que je présumais être restée en arrière et dont je voulais faire une garde de nuit. C'étaient les compagnies de Bras et de Brue qui ve-

naient nous rejoindre sous le commandement du citoyen Flayols, ancien militaire, que je connaissais. Je les escortai jusqu'à Aups. Elles avaient des malades que j'envoyai à l'hôpital, et faisant former le cercle j'engageai ces nouveaux auxiliaires à commencer le métier de la guerre par une garde de nuit pour veiller à la sûreté du camp; c'était en leur confiant un poste d'honneur que je voulais leur témoigner ma joie de leur arrivée. — Le capitaine-commandant me remercia avec effusion et engagea ses camarades à se rendre dignes par leur active vigilance de cette distinction honorable. — Je voulus lui donner mes instructions, mais il me dit au creux de l'oreille que pour lui il avait absolument besoin d'aller se coucher. — Dans la crainte que les soldats ne voulussent faire comme leur capitaine, je m'empressai de faire établir des corps de gardes dans les salles basses de la mairie et préparer des vivres pour les nouveaux arrivés. Puis je me mis en quête d'un officier qui put exécuter mes ordres et en qui je pusse avoir confiance.

J'avisai, errant dans l'ombre comme une âme en peine, le citoyen Blanc de Brignoles.

— Je ne sais pas, lui dis-je, ce que vous êtes dans la compagnie de Brignoles; mais vous

êtes un ancien militaire, j'ai besoin de quelqu'un sur qui je puisse compter, je vous fais chef de poste et commandant provisoire des compagnies de Bras et de Brue ainsi que de la compagnie d'Aups de garde déja à la mairie. Je vais vous donner mes instructions par écrit et vous vous y conformerez strictement.

— Je ne saurais pas m'en tirer, cherchez-en un autre plus capable que moi.

Et il continua sa promenade mélancolique.

Je ne voulais pas fatiguer les officiers de La Garde-Freinet ou du Luc qui savaient obéir et se faire obéir, pareeque d'abord ils avaient passé la nuit précédente au bivouac, et que je me proposais de les prendre le lendemain matin avec leurs compagnies pour aller à marche forcée chercher Arrambide et nous rendre sur les bords du Verdon dans la même journée. J'étais passablement en peine, avec trois mille hommes sous mes ordres, de trouver un officier, lorsque le capitaine qui commandait la garde d'Aups vint à moi.

— Je suis un ancien militaire, me dit-il, vous n'avez qu'à me donner vos ordres et vous pouvez être sûr, général, qu'ils seront ponctuellement suivis.

— Vous formerez des sections de quinze à

vingt hommes, lui dis-je, vous leur ferez prendre des haches et des serpes et vous les enverrez à deux kilomètres allumer des feux sur toutes les routes de manière que ces feux enveloppent Aups depuis la route de Draguignan jusqu'à la route de Barjols. Quand tous ces feux seront allumés vous ferez circuler continuellement des patrouilles à cinquante pas en arrière de manière à ce qu'elles puissent voir tout ce qui pourrait s'en approcher sans en être vues. — A la première alerte vous m'enverrez prévenir, vous ferez battre la générale et sonner le tocsin. — Dans tous les cas, vous viendrez me rendre compte de votre service à quatre heures du matin.

Le capitaine se mit immédiatement à donner ses ordres avec aplomb et intelligence. — Je me félicitai de l'avoir rencontré et je fus tranquille.

Je voulais voir cependant l'effet général de cette ruse de guerre qui devait faire croire que nous étions parfaitement sur nos gardes et j'entrai dans un café, sur la place, en attendant qu'on allumat les feux; mais une fièvre de fatigue s'empara de moi et grelottant de froid je retournai chez mon hôte me mettre au lit. A peine fus-je couché que le bon vieillard vint

avec ses deux servantes m'apporter une tasse de tilleul. Grâce à ce calmant et aux couvertures dont j'étais chargé, je m'endormis d'un sommeil de plomb.

A Aups

(10 décembre)

Le lendemain je m'évellai vers quatre heures avec le chaud de la fièvre. Le capitaine d'Aups entra. — Rien n'avait paru : tout paraissait tranquille aux environs. — Je lui dis de redoubler de surveillance à l'aurore, moment qu'on choisit ordinairement pour les surprises et de pousser des reconnaissances sur toutes les routes. — Je le priai de faire dire à la mairie de m'envoyer un de mes secrétaires.

Les maitres d'école étaient probablement couchés, car ce fut le maire d'Aups qui vint écrire sous ma dictée.

Je mis à l'ordre du jour la bonne conduite du capitaine d'Aups. — J'ordonnais ensuite que le chef qui commandait le poste de Sillans eut son épée ignominieusement cassée pour désobéissance et incapacité ne voulant pas voir dans l'abandon de ce poste lâcheté ou traitrise. Et enfin je finissait à propos du vol des pipes par

ordonner que tout voleur, pris sur le fait, fût immédiatement fusillé. — Cet ordre du jour a dû être retrouvé à la mairie d'Aups où j'avais recommandé d'en faire faire plusieurs copies.

Mon fidèle spahi vint prendre mes ordres. Je lui dis de faire battre la diane, puis immédiatement l'assemblée et je me levai. — Il était cinq heures. Je voulais veiller moi-même au point du jour, c'était le moment où je redoutais le plus une attaque. Je m'habillais lorsque mon hôte entra escorté de ses deux servantes. — Il était pâle, les yeux hagards, il ne pouvait parler. — Enfin comme je lui demandais ce qui me procurait l'honneur d'une visite aussi matinale, chacune des deux servantes, tour à tour, et quelque fois toutes les deux ensemble, commencèrent à me faire l'éloge de leur maître, de sa bonté pour ses gens, de son amour pour sa fille, de sa charité pour les pauvres et de son obligeance pour tout le monde. Enfin elles me demandèrent en pleurant sa grâce.

— Grâce! M. le général, murmura aussi le vieillard qui se trouvait mal et que je fus obligé de transporter sur une chaise longue.

J'étais hors de moi.

— Pour qui me prends-t-on, m'écriai-je, ô mon Dieu!

Puis je demandai aux servantes ce que signifiait une pareille scène.

— On a dit que vous vouliez faire arrêter Monsieur et le faire fusiller.

— Quel est le scélérat qui a pu vous dire cela ?

— Grâce ! grâce ! crièrent les servantes en voulant se jetter à genoux.

— Grâce ! criait en sanglotant mon malheureux hôte.

— Quoi ! vous me supposez donc capable de faire arrêter et fusiller un honnête vieillard, après m'être assis à sa table, violant ainsi les droits de l'hospitalité, de la justice et de l'humanité ?

— Que deviendra ma fille lorsqu'elle apprendra mon malheur, criait mon hôte qui tremblait de tous ses membres. — Je craignis un instant qu'il n'eût une attaque d'apoplexie.

— Faites-moi connaître celui qui vous a dit que je voulais vous faire arrêter et vous verrez comment je punis les calomniateurs !

Enfin les deux servantes qui s'étaient remises un peu de leur frayeur, me prièrent d'accepter une tasse de chocolat. Je m'apperçus qu'elles voulaient jetter un gateau de miel dans la gueule du cerbère, et comme je désirais m'en débar-

rasser au plutôt, je leur dis d'aller vite préparer leur chocolat. Elles coururent et je finis de m'habiller.

Mon hôte qui avait repris courage, m'avoua que, m'ayant entendu dire le soir que je devais faire arrêter et fusiller quelqu'un, il s'était figuré que c'était lui et que ses servantes avec lesquelles il avait tenu conseil toute la nuit avaient fini par être de son avis.

— Je me serais bien échappé, me dit-il, mais on ne peut pas sortir d'Aups sans votre permission écrite. — Donnez-moi cette permission, je vous en prie.

Je lui donnai l'autorisation d'aller où il voudrait avec sa fille et ses servantes, et ce fut seulement alors que je sus qu'il s'appelait M. de Grassier, si ma mémoire est fidèle.

Je pris à la hâte la tasse de chocolat qu'on m'avait apportée et je sortis, car le jour commençait à poindre.

Je me rendis à la mairie où les nouvelles autorités étaient restées toute la nuit en permanence. Un courrier venait d'arriver, porteur d'une lettre d'Arrambide. — Arrambide m'annonçait qu'après avoir ramassé tout ce qu'il avait pu en armes et en poudre il attendait mes ordres à Tourtoux. J'écrivis sur le champ

à Arrambide de revenir à marche forcée, que j'allais quitter Aups et que je n'attendais plus que lui. Je dis au courrier de repartir ventre à terre. — Son cheval était trop fatigué, je l'autorisai à prendre le premier cheval venu en lui disant de répéter à Arrambide que si dans deux heures il ne pouvait pas être à Aups, je serai en marche pour me rendre aux ponts de Verdon et qu'en conséquence il eût à me suivre.

On m'annonça qu'un homme arrivant de Brignoles avait rencontré la troupe qui marchait sur nous. Le citoyen Hérault qui arrivait à l'instant même de Brignoles m'assura qu'on n'avait vu aucune troupe de ce côté. — Comme je présumais que l'attaque devait me venir de Draguignan et que l'individu pressé de questions après avoir *vu* finissait par dire qu'on *lui avait dit;* comme d'ailleurs personne ne le connaissait et que sa figure intelligente et ses lèvres pincées lui donnaient toute la tournure d'un espion chargé de me faire prendre des dispositions à rebours, je le fis arrêter, sauf à éclairer plus tard ce mystère.

Je demandai si les cartouches étaient prêtes. Comme la poudre de Brignole n'avait été amenée à Aups qu'à la nuit, il avait été impossible d'y travailler de peur d'accident, mais

on y travaillait activement depuis l'aurore. — Je dis de me prévenir dès qu'il y en aurait quinze cents de confectionnées.

Pendant que je parcourais Aups recommandant à chaque chef que je rencontrais de faire déjeuner de suite ses hommes, car mon intention était de partir au plutôt, j'apperçus le valet de ville en habit étriqué de l'empire, une trompette à la main et publiant un ordre que je fus curieux de connaître.

— « Au nom du Peuple Souverain! (ici le valet de ville soulevait respectueusement son tricorne) les marchands, confectionneurs et tailleurs sont invités à passer immédiatement à la mairie pour y vendre toutes les blouses qu'ils peuvent avoir en magasin et en étalage à seule fin d'habiller le Peuple Souverain. »

J'appris qu'il avait fait déjà une première réquisition aux cordonniers *à seule fin* de chausser le Peuple Souverain. — Je courus à la mairie.

Les marchands de blouses et les cordonniers m'avaient précédé se figurant qu'il s'agissait d'une vente au comptant. Les chefs des compagnies s'empressaient de vêtir leurs hommes, on s'arrachait les blouses, on se disputait les souliers, et les marchands ébahis n'osaient

6

pas même réclamer leur dû. J'apperçus au milieu de cette bagarre un enfant de treize ans qui me dit être fourrier d'une compagnie de Vidauban et qui faisait une distribution de blouses à de pauvres malheureux, avec une autorité et un sang froid que j'aurais voulu trouver chez les capitaines qui réclamaient à grands cris de nouvelles fournitures.

La municipalité démocratique d'Aups ne savait à quel saint se vouer, et un des conseillers, un manchot, fut même jusqu'à s'armer d'un pistolet en déclarant qu'il ne signerait plus de bons pour fournitures et qu'il brûlerait la cervelle au premier qui viendrait d'autorité lui réclamer des souliers et des blouses.

Je m'avançai et j'ordonnai qu'on eût à régler immédiatement le compte des fournisseurs et à évaquer la mairie. — J'entrai dans un cabinet pour prendre un arrêté qui me mit à même de payer les fournisseurs : alors, à mon tour, Au nom du Peuple Souverain ! et après avoir établi la légalité de mon pouvoir et exposé la nécessité où j'étais, dans l'interêt de tous, de créer un emprunt volontaire; je montai cet emprunt au chiffre de quarante mille francs dans l'espoir qu'il m'en produirait deux milles avec lesquels je pourrai faire face aux frais d'équi-

pement, car je prévoyais qu'une fois parti les bons de la municipalité démocratique seraient considérés comme nuls et non avenus par la municipalité bonapartiste qui la remplacerait et je ne voulais pas que de pauvres marchands fussent victime même d'un ordre que je n'avais pas donné. — Je chargeais deux citoyens d'Aups qu'on me désigna de s'occuper de cet emprunt.

Pendant que j'étais à écrire mon arrêté, une femme forçant la consigne vint me réclamer son mari qui lui était absolument nécessaire pour faire aller son commerce, c'était un confiseur forcément enrôlé, car les chefs des sociétés secrètes avaient publié, à mon insu, tant à Aups qu'à Vidauban, que tout homme de 18 à 40 ans était obligé de prendre les armes et de nous suivre. J'avais cru jusqu'alors n'avoir que des volontaires et je fus forcé de reconnaître que je commandais aussi des hommes enrôlés par force qui devaient lâcher pied au premier coup de fusil ou déserter à la première occasion. Je donnai à cette femme un ordre pour qu'on lui rendit son mari et m'expliquai alors la désertion d'une partie des *patriotes* de Vidauban sur le chemin des Arcs à Lorgues. — M'appercevant qu'un pouvoir occulte agissait en dehors de moi sur qui retombait la res-

ponsabilité de tous les actes — et le tumulte continuant toujours dans la salle de la mairie, — je sortis furieux l'épée à la main. Je ne sais pas ce qu'il y avait de terrible dans mon regard et dans mes paroles, mais tous reculèrent devant moi comme devant l'ange exterminateur. Chacun s'empressa d'aller à son rang, car Imbert qui faisait les fonctions de chef d'état-major rangeait déja les compagnies en bataille. — Un maître d'école eut seul le courage de rester près de moi.

— Ainsi donc, lui dis-je, on recrute forcément des hommes pour défendre une cause qui demande avant tout de la foi, du courage, du dévouement et de l'abnégation ! Je veux qu'on donne congé à quiconque ne voudra pas me suivre.

— Mais ils sont tous volontaires ou à-peu-près, me répondit-il ; une femme est venue toute à l'heure offrir trois mille francs en or pourqu'on lui rendit son fils, son mari faisant déja partie de la compagnie d'Aups qui doit nous suivre.....

— Et vous avez pris son or ! m'écriai-je.

— Oh non ! général, fit-il avec un sentiment d'orgueil blessé par ce soupçon, nous avons lui donné *gratis* le congé de son fils

et même celui de son mari par dessus le marché ; mais quand la vieille est allée pour les prendre, son fils lui a dit qu'il voulait absolument nous suivre, et son mari a voulu la battre et l'a traité de réactionnaire.

Ce que j'apprenais là me faisait du bien. Je serrai la main de mon secrétaire et je descendis pour expédier une première colonne, car on venait de me prévenir qu'il y avait près de trois mille cartouches de faites.

Le jeune Cotte demanda à partir le premier voulant, me disait-il, éloigner le plutôt possible les Salernois de leur clocher. Je lui dis de former une colonne de cinq cents hommes, de distribuer à chacun cinq cartouches, de prendre avec lui les boulangers et de partir sur le champ pour préparer les vivres. — Cotte était si pressé de partir que c'est à peine s'il écoutait mes recommandations.

Je venais d'expédier l'avant-garde lorsqu'on vint me prévenir que les prisonniers demandaient à me parler. Je me rendis auprès d'eux. La pluspart des membres du comité de défense me suivirent. J'abordai nos ôtages chapeau bas et je cherchai autant par mon maintien que par mes paroles à les rassurer sur leur sort. Les civils avaient besoin d'être tranquillisés,

les yeux leurs sortaient de la tête, quant aux gendarmes il paraissaient calmes quoiqu'abattus. Les uns et les autres me demandèrent d'abord l'autorisation d'écrire à leurs familles. Je m'offris de faire parvenir leurs lettres cachetées; mais en leur recommandant bien de ne rien écrire qui pût les compromettre, car je ne pouvais pas leur répondre que leur correspondance ne fût pas ouverte. Un tout petit Monsieur qu'on avait pris, je ne sais où, s'offrit de servir d'intermédiaire entre le préfet du Var et moi pour arriver à une pacification. Je n'eusse pas mieux demandé; mais je dus lui faire comprendre que n'étant pas tout-à-fait le seul maître je ne pouvais pas prendre sur moi d'accepter sa proposition. Et en effet en jettant les yeux sur mon conseil de guerre je m'apperçus que bien des sourcils se fronçaient. — Il insista vivement. — Je restai inébranlable.

Je ne sais pas si ce petit Monsieur était M. Maquan, rédacteur en chef de *l'Union du Var;* mais ce que je sais c'est qu'il voulait bien s'en aller. Il m'offrait avec véhémence la tête de ses compagnons de captivité en garantie de sa parole. — Persuadé qu'une fois parti ce petit Monsieur ne reviendrait pas, certain d'un autre côté qu'il n'aurait pas assez d'in-

fluence pour arrêter la troupe que je soupçonnais être en marche contre nous et convaincu enfin que si nous étions attaqués après son départ, mes compagnons crieraient: à la trahison! et contre moi et contre le parlementaire ce qui amenerait *au moins* la fusillade des ôtages, je crus plus prudent et pour eux et pour moi de garder le petit Régulus.

Après avoir salué les prisonniers je serrai furtivement, en passant, la main du brigadier dont les paroles imprudentes avaient failli amener une catastrophe sur le chemin de Lorgues. Probablement il n'a pas compris que cette étreinte voulait dire:

— A l'avenir, brigadier, taisez-vous!

J'allais sortir: on me demanda si je voulais voir les autres.

— Quels autres?

— Les autres prisonniers.

— Comment, il ne sont pas tous là?

— Il y en a encore autant dans une autre chambre.

— Appartiennent-ils au Luc ou à La Garde-Freinet?

— Ils sont de Lorgues.

— Ont-ils demandé de me voir?

— Non, général.

— Ah ! tant mieux ! m'écriai-je ; je ne serai pas forcé de rougir devant eux de la conduite que vous avez tenue à Lorgues et que je n'ai pas pu empêcher.

Je demandai un cheval pour pousser une reconnaissance sur la route de Salerne. Le spahi vint me dire qu'il n'y avait à l'écurie que le cheval fourbu du courrier d'Arrambide et la rosse que j'avais pris la veille à Sillans. Le citoyen Cotte et mon aide-de-camp, devenu le sien, s'étaient emparés, sans façon, des deux seuls chevaux capables de faire un bon service. — On m'offrit alors d'aller en requérir dans quelques chateaux des environs. J'autorisai cette expédition en recommandant expressement au chef qui devait la conduire de ne prendre absolument que les armes, la poudre et les chevaux et d'en donner une reconnaissance aux propriétaires.

Pendant qu'Imbert arrangeait les compagnies et formait les bataillons, je fus seul à pied jusqu'au bout de l'avenue d'Aups explorant du regard les environs. Je n'apperçus rien et je revins sur la place. Toutes les compagnies étaient alignées et les bataillons parfaitement formés. Les tambours battirent aux champ, les bataillons me présentèrent successivement les

armes, je passai rapidement devant le front de chaque compagnie examinant la manière dont chaque homme tenait son fusil. Cet examen me convainquit qu'il n'y avait pas un vingtième de mes hommes qui présentât militairement l'arme et qui par conséquent eût servi. — Je fis encore une triste remarque, c'est que la plus-part de ceux qui avaient des fusils de munition étaient précisement ceux qui manœuvraient le plus gauchement. — Aussi me promis-je, si j'arrivais à me fortifier sur les bords du Verdon, d'opérer une mutation de fusils et de ne confier les armes de guerre qu'aux hommes capables de pouvoir s'en servir. — Comme je vis encore des femmes qui se tenaient dans les rangs avec des drapeaux, je déclarai que les femmes eussent à se tenir à l'ambulance si elles voulaient nous suivre.

Je venais de terminer mon inspection et je demandais qu'on apportât des cartouches confectionnées pour expédier une autre colonne, lorsqu'on me prévint qu'une troupe armée paraissait sur la gauche. — Je crus que c'était Arrambide, en effet, si c'était la troupe, elle aurait dû le rencontrer et avoir un engagement avec lui. Alors il me paraissait impossible que quelque fuyard au moins ne soit pas venu nous

donner l'alerte. — Je m'avançai avec Imbert pour la reconnaître. Les fusils qui reluisaient entre les oliviers me firent revenir de mon erreur, c'était le 50ᵉ de ligne, c'était l'ennemi qui s'avançait en colonne précédé et flanqué de tirailleurs. Je revins sur la place où j'annonçais la troupe. Je commandai de lui faire face et de tenir ferme pendant qu'à la tête de La Garde-Freinet j'allais moi-même l'attaquer en flanc.

Nous étions disposés en quarré sur la place et sur six de hauteur; le bataillon du Luc, sur lequel je comptais le plus, était en première ligne du côté le plus exposé, mais il ne pouvait pas être enlevé à la bayonnette parceque la place forme de ce côté un terre-plain soutenu par une muraille que l'ennemi ne pouvait franchir; le 50ᵉ était obligé pour attaquer à l'arme blanche d'obliquer à sa droite sur le chemin qui longe les vieilles murailles d'Aups. — Il fallait à tout prix empêcher ce mouvement qui nous eût barré la retraite sur la montagne et nous eût rejetté dans la plaine où nous étions perdus, — car un flottement de fort mauvais augure me fit comprendre tout de suite que la défense ne serait pas très-énergique. — La Garde-Freinet, Saint-Tropez et Brignoles formaient un batail-

lon qui n'était pas exposé de tout. Je courus à lui et commandai : — Par le flanc gauche et pas accéléré, — les compagnies de La Garde-Freinet et de Saint-Tropez seules me suivirent. — Brignoles ne bougea pas. — Tambour battant nous traversâmes la grand'rue d'Aups pour sortir par la porte des vieilles fortifications qui entouraient jadis cette petite ville : au moment où je passai devant la maison de mon hôte, je l'apperçus à sa porte, — toujours entre ses deux servantes, — jettant des exclamations et levant les bras au ciel. — Je ne puis m'empêcher de sourire et cependant le feu des tirailleurs commençait. — Je le saluai avec mon épée, — mais bientôt nous fumes obligês de prendre le pas de course pour ne pas être embarrassés par la population qui courait ça et là éperdue. — Enfin nous arrivâmes devant une barrière qui se trouve à-peu-près vis-à-vis la porte d'Aups de l'autre côté du chemin ; je la fis jetter à bas et je fis filer les compagnies qui m'avaient suivis le long d'un mur de soutènement où elles s'embusquèrent. — Imbert s'avança en parlementaire un mouchoir blanc à la main ; mais le feu de l'ennemi devenant plus vifs et celui de mes hommes commençant, il disparut au milieu de la flamme et de la fumée.

— Nous avions attiré sur nous les tirailleurs, les feux de peloton commencèrent. — J'écoutai avec anxiété comment leur répondaient les fusils de chasse ; — c'était bien faible ! — Alors je voulus rentrer dans Aups, mais la rue était encombrée de monde. — A ma droite sur la montagne et déja hors de la portée du canon j'apperçus des fuyards.

— Quels sont donc ces misérables ? m'écriai-je en les désignant avec mon épée.

— C'est Brignoles qui f... le camp, général ! s'écria une voix inconnue.

Appercevant la rue à peu près libre je voulus traverser le chemin pour entrer, mais au même moment deux tirailleurs montés sur un tas de pierres me couchèrent en joue ; instinctivement je reculai pour m'abriter derrière un pan de mur et je tombai dans un trou à chaux. Étourdi par ma chûte, je me croyais blessé. — Mes hommes qui avaient toujours les yeux sur moi me crurent mort. — Lorsque je me relevai, je les apperçus à mi-côte battant en retraite en tiraillant avec les soldats qui s'étaient établis le long des murs d'Aups. Je me trouvai entre deux feux n'ayant à côté de moi que ce même enfant de Vidauban que j'avais vu le matin distribuant des blouses à ses hommes. —

Le petit fourrier avec un gros pistolet armé d'une longue bayonnette était venu en volontaire faire le coup de feu derrière la muraille et il n'avait pas voulu abandonner son poste avant d'avoir utilisé toutes ses cartouches. — Il en avait cinq.

— Ma foi, me dit-il, je n'ai plus ni poudre ni plomb et je m'en vas comme les autres. Allons, mon pauvre général, venez-vous-en aussi avec moi.

J'embrassai cet enfant sous le feu, et je le reteins contre la muraille. Il nous fallait pourtant abandonner cet abri parceque les soldats s'avançaient pour pénétrer par la barrière que j'avais fait abattre. — La Garde-Freinet me voyant debout redescendit au pas de course pour me dégager; il était temps. En les voyant venir les soldats reculèrent, un officier dégringola et je profitai de cet instant pour passer avec le petit fourrier et gagner un chemin rocailleux qui conduit à une petite chapelle sur la croupe de la montagne. La Garde-Freinet remonta aussi vers la chapelle pour y prendre position sur une sorte de terre-plain.

En passant devant un de ces malheureux trous à chaux le petit fourrier apperçut un de nos hommes tué. Il crut qu'il se cachait et lui cria :

— Veux-tu te lever, fainéant!

— Enfant, n'insulte pas ceux qui sont morts pour la patrie!

— Il est mort! me dit-il en ouvrant de grands yeux.

Nous gravîmes ensemble le chemin de la chapelle encaissé entre deux murs, — ma tête seule dépassait et servait de but à quelques tirailleurs maladroits: les balles sifflaient à dix pieds au dessus de nous. Comme j'arrivai à la hauteur de la chapelle je criai à mes hommes de ne plus tirer car leurs fusils de chasse ne portaient pas et c'était de la poudre perdue. Au même instant une balle effleurant le mur fit voler de la poussière qui m'aveugla. Je marchai un instant à tâtons, puis voyant que les tirailleurs embusqués n'avançaient pas et que leurs balles s'aplatissaient sur le mur de la chapelle tandis que les nôtres ne pouvaient pas les atteindre, j'ordonnai la retraite sur le sommet de la montagne. Là je trouvai mon fidèle spahi un fusil à la main et sa figure noire de poudre. Je lui fis arborer au bout d'une lance mon caban retourné qui figurait un rouge *paludamentum* de bataille: avec un plan du Var que je tenais à la main, je fis signal aux fuyards dispersés sur les montagnes du côté de Barjols

de venir à moi, mais inutilement. — Il me fut impossible de rallier d'autres hommes que ceux de La Garde-Freinet. — Le feu avait cessé. — La déroute était complète.

A Moissac, à Rodignac et à Montagnac

(10 décembre)

Tout en cherchant à rallier autour de nous ceux qui s'étaient éparpillés sur la montagne, Martel et moi allions rejoindre Amalric qui avait déja réuni autour de lui près d'une centaine d'hommes et qui nous attendait. Tout-à-coup un feu de peloton prolongé nous fit rester immobiles.

— Ce sont nos blessés qu'ils achèvent, me dit Martel, prions pour eux!

Le bruit de ce feu de peloton m'avait frappé au creux de l'estomac, — je ne croyais pas à tant d'infamie! Je chancelai comme un homme ivre. J'étais au bord d'un précipice et je roulai sur les rochers. Tous coururent à mon secours. Martel qui croyait que j'avais la cuisse cassée parlait déja de m'emporter sur ses épaules et devissait mes éperons.

— Mes amis, laissez-moi mourir ici, leur dis-je, ils viendront bientôt m'achever aussi, allez rejoindre Amalric, sauvez-vous.

— Nous ne vous abandonnerons pas, dit Martel en me relevant.

Je m'apperçus que je pouvai aller et je marchai machinalement soutenu par le bon capitaine de Saint-Tropez. J'appelai auprès de moi le petit fourrier de Vidauban, la présence de cet enfant me donnait du courage, j'avais besoin de l'embrasser, il ressemblait à mon Adolphe.

Nous rejoignîmes Amalric.

— Général, me dit-il, si nous retournions ?

— C'est une idée, lui répondis-je, mais nous n'avons pas assez de munitions et nous ne sommes pas assez forts, même pour une surprise. Allons à Moissac où Cotte doit nous attendre avec ses cinq cents hommes d'avant-garde bien pourvus de cartouches. Là nous formerons un corps de volontaires et, à la nuit, nous prendrons notre revanche ou nous établirons une embuscade.

L'idée de la vengeance m'avait ranimé tout-à-fait, je ne me sentais plus de ma chûte et marchais comme les autres. — Le petit fourrier de Vidauban voyant un enfant de son âge qui était venu, lui aussi, faire la guerre avec nous, fut le rejoindre et m'abandonna, l'ingrat!

Nous arrivâmes à Moissac où nous vîmes de loin des hommes attroupés. Je ne doutais pas que ce ne fût des Salernois. — C'était des fuyards, la pluspart de Brignoles. — On nous apprit bientôt que Cotte avait piqué des deux en entendant les premiers coups de fusil et s'était enfui lâchement en abandonnant sa colonne qui, sans chef, s'était débandée en jettant ses cartouches et ses armes.

Nous fîmes halte sur un plateau, les habitans nous apportèrent du pain, du vin et des noix. Puis les récriminations contre le général commencèrent.

Des Brignolais l'accusèrent de n'avoir pas fait distribuer les cartouches dès le matin. Ils lui reprochèrent d'avoir abandonné ses soldats sur la place tandis que leur chef, le brave Giraud, ne voulant pas survivre à la défaite s'était précipité sur l'ennemi le sabre à la main pour se faire tuer. Ils demandaient pourquoi le général n'avait pas su mourir comme le capitaine?

Je ne répondais rien aux insultes; mais Amalric, impatienté de ces lâches fanfaronades, leur dit de se retirer à quinze pas et qu'à nombre égal on allait faire le coup de fusil. — Ils n'en demandèrent pas davantage et s'en furent bien

vite rejoindre leur héroïque chef qui ne s'était pas fait tuer du tout — au contraire.

Quelques patriotes du Luc arrivèrent, ceux-là s'étaient battus, ils n'insultaient personne. Nicolas nous engagea vivement à ne pas rester plus long temps à Moissac où nous n'étions pas en sureté, car on devait être déja à notre poursuite : quant à lui qui connaissait parfaitement les chemins, il allait tenter de se refugier dans le Piémont après être passé au Luc pour tranquilliser sa femme.

Je proposai alors à mes camarades de marcher sur Digne où la démocratie Bas-Alpine avait son quartier général. — Une voiture passa. — Amalric voulut la faire retourner et me faire monter. Le médecin qui la conduisait me dit qu'il allait à Aups pour soigner un malade et me présenta, en tremblant, un laissez-passer signé d'un chef des Basses-Alpes. Je lui dis de continuer son chemin et je suivis le mien à pied.

Nous arrivâmes le soir à Rodignac. Nous étions à-peu-près cinq cents hommes. — Les femmes pleuraient autour de nous en nous disant d'avoir bon courage. On nous apportait des vivres de tout côté et, quand tout le monde eut son pain, on en chargea un mulet et un cheval qu'on nous donna.

Comme le sac de pain tournait sous le ventre du cheval, je dis d'ôter la selle.

— Non, non, me dit le propriétaire du cheval, la selle vous sera nécessaire pour le monter quand vous aurez mangé le pain.

J'écrivis aux chefs des Basses-Alpes pour les prévenir de notre arrivée et un citoyen de Rodignac se chargea d'aller leur porter ma lettre.

Nous partîmes à huit heures pour nous rendre à Montagnac où nous arrivâmes à dix.

Là on fit halte. Nous avions besoin d'un peu de repos pour partir le lendemain à l'aurore et nous rendre le même jour à Digne.

Nous fûmes reçus dans ce pauvre village aussi fraternellement qu'à Rodignac. Je soupai chez un marchand qui ne pouvait pas me donner un lit parcequ'il n'en avait qu'un et que sa femme était malade; mais il fut prévenir un de ses voisins qui vint me chercher et m'offrit le sien. — C'était un bon vieillard qui vivait seul avec sa jeune fille. Je trouvai cette douce enfant qui me préparait un vin chaud, et qui me regardait comme une curiosité. Je restai une heure à me chauffer avec eux en leur racontant notre triste combat et je leur parlai du petit fourrier de Vidauban.

— Il est ici, avec son camarade, me dit le

vieillard, je les ai fait coucher dans le lit de ma fille.

— Ainsi donc l'un et l'autre vous allez passer la nuit sans dormir?

— Ne vous occupez pas de nous; montez dans votre chambre, me dit mon hôte, c'est bien le moins que nous passions une nuit blanche pour des citoyens qui ont voulu nous sauver de l'esclavage.

Je fus me coucher et m'endormis en bénissant l'hospitalité démocratique.

Montagnac, Rietz, Mezel

(11 décembre)

Deux heures avant jour Amalric fit battre le rappel. Mon hôte entra avec une lampe et m'aida à m'habiller car je souffrais cruellement des suites de ma chûte sur les rochers dans la montagne d'Aups. J'avais tout le corps meurtri et le genou gauche enflé. — Je demandais où étaient les enfans.

Ils dorment, me répondit mon hôte, laissez-les dormir, j'en aurai bien soin et je les renverrai chez eux; que voulez-vous qu'on fasse à des enfans de cet âge?

Je voulus au moins les voir encore et je me fis conduire dans leur chambre. Ils dormaient enlacés dans les bras l'un de l'autre. Leurs vêtements étaient épars sur le plancher, mais à côté d'eux, sur une chaise, ils avaient soigneusement placé leurs petites carabines et une dixaine de cartouches qu'ils avaient men-

diées dans la route. Je sanglotais en les embrassant; ils ne se réveillèrent pas.

— Vous êtes père? me dit mon hôte qui pleurait aussi.

Je lui fis signe que oui; je n'avais pas la force de répondre.

La voix stridente d'Amalric qui rangeait ses hommes me rappela à moi. J'embrassai mon hôte et sortis. Amalric me fit amener le cheval qu'on nous avait donné à Rodignac et me mit en selle. Je suivis la colonne qui se trouvait réduite de moitié, plusieurs nous avaient abandonnés, d'autres n'avaient pas la force de suivre.

Nous arrivâmes à Rietz au grand jour. Le froid du matin m'avait glacé et je m'arrêtai à la première auberge pour me chauffer pendant qu'Amalric et Martel se mettaient à chercher des vivres. Le maître de l'hôtellerie vint me descendre. Je fus m'asseoir auprès du feu.

— Vous n'êtes pas ici dans une auberge, général, me dit-il, vous êtes chez un citoyen et un ami; voici vos pistolets, on aura soin de votre cheval; je vais vous faire déjeûner de suite.

— Vous êtes un ancien militaire? lui demandai-je.

— Oui, mais on ne pourra plus maintenant se faire un bonneur d'avoir été militaire.

Plusieurs citoyens m'entourèrent, parmi eux il s'en trouvait qui revenaient de Digne. Je leur demandai si Digne était encore au pouvoir des démocrates. Ils me répondèrent qu'ils avaient laissé Digne parceque les vivres manquaient, mais qu'ils pensaient que cette ville était toujours au pouvoir de nos amis. — Je leur demandai des nouvelles de la colonne commandée par Aillaud, mon collaborateur au journal *le Peuple?* — Ils ne savaient pas précisement où elle pouvait être campée, mais ils la croyaient toujours maitresse du terrain.

Un tambour vint m'annoncer qu'on avait trouvé des vivres et qu'il avait été envoyé pour attendre mon ordre de départ. — Mais je vis bien que c'était une petite ruse pour déjeûner avec moi.

L'hôte, le tambour et le général se mirent fraternellement à table. Pendant que nous déjeûnions un de nos plus jeunes camarades accourut.

— Général, me dit-il, Arrambide est à trois lieues d'ici avec sa colonne, voulez-vous que j'aille lui dire de venir vous rejoindre?

— Partez, mon enfant, lui répondis-je, pre-

nez mon cheval et mes pistolets et dites à Arrambide que je marche sur Digne et qu'il vienne se joindre à moi le plutôt possible.

— Mais vous, général, comment ferez-vous pour suivre?

— A pied, comme je pourrai, ne vous inquiétez pas de moi.

Il partit. Je priai mon hôte de m'indiquer où je pourrais trouver des pantoufles de lisière, car mes brodequins me gênaient. — Nous sortîmes pour aller chez le marchand. — En chemin je rencontrai un de mes hommes en longue cravate rouge appuyé tristement sur son fusil à deux coups et qui me dit d'un accent qui n'était pas méridional :

— Est ce que nous allons à Digne, général ?

— Sans doute, répondis-je; pourquoi n'êtes-vous pas avec les autres?

Je passai : mais entendant crier :

— Ah ! scélérat ! le second coup aurait été pour toi !

Je me retournai et je vis mon hôte qui avait désarmé cet homme.

— Qu'y a-t-il donc? lui demandai-je.

— Il a voulu vous tuer, me répondit-il; mais qu'il fasse bien attention que s'il est ici des réactionnaires pour lui donner asyle, il est

dès patriotes qui ne le laisseraient pas sortir vivant!

Je regardai avec dédain ce misérable qui pâlissait. — Je fis signe à mon hôte de lui rendre son fusil.

— Qu'il aille se faire pendre ailleurs, dis-je, allons acheter des chaussons.

Il est des moments dans la vie où on tient si peu à elle qu'on ne fait pas attention à des incidents de ce genre.

Après avois pris des souliers de lisière, j'embrassai le brave aubergiste et fus rejoindre mes camarades. Nous partîmes.

Appuyé tantôt sur l'épaule de Martel, tantôt sur le bras d'Amalric, je me trainais comme je pouvais et je ralentissais la marche de la colonne. — La diligence de Digne vint à passer, Amalric me conseilla d'y monter avec les deux frères Coulomb de La Garde-Freinet pour aller jusqu'à Mezel où la colonne viendrait le soir me rejoindre. — Je montais en voiture avec mes deux compagnons et je m'apperçus bientôt que notre présence alarmait certains voyageurs tandis que d'autres nous témoignaient la plus vive sympathie.

Le conducteur fit arrêter la diligence un peu avant d'arriver à Mezel et nous descendîmes.

Je m'informai auprès du premier citoyen que je rencontrai, si nous pouvions entrer dans son village. Il me répondit que nous n'avions rien à craindre bien que les autorités fussent d'un bleu-blanchâtre. Quant aux gendarmes ils avaient été désarmés et n'avaient pas repris encore leur uniforme; mais ils avaient abdiqué depuis la veille la cravate rouge dont ils s'étaient décorés pour inspirer plus de confiance aux patriotes. — Nous lui demandâmes où nous pourrions aller loger.

— Chez moi, dit-il, venez mes pauvres frères.

Bientôt assis auprès d'un bon feu nous fûmes entourés de citoyens. Je demandai si Digne tenait toujours et si on avait des nouvelles de la colonne d'Aillaud. — Même incertitude qu'à Rietz. — Pour avoir des nouvelles précises je demandai si je ne pourrais pas m'aboucher avec quelque notabilité de l'endroit? — On m'indiqua le colonel Freuchier. Je me fis conduire chez lui et je le trouvai occupé à soigner lui-même un de ses domestiques malade. — Cependant il me donna audience. — Je lui exposai franchement ma position, ainsi que celle de mes compagnons d'infortune et lui demandai si nous pouvions nous retirer sur Digne.

— Gardez-vous-en bien, me dit-il; Digne est rentré *dans l'ordre* et vous y seriez fusillés sans pitié. Croyez-moi, partez le plutôt possible pour gagner la frontière du Piémont. Je vais m'entendre avec le maire pour faire donner des vivres à vos hommes et les faire reposer un instant; mais, je vous le répète, mettez-vous en marche le plutôt possible car, prévenu que vous êtes ici, on va envoyer des troupes contre vous et Digne n'est qu'à trois lieues.

Je remerciai le colonel et fus, bien triste, raconter mon entrevue à mes deux compagnons. Nous tînmes conseil avec les patriotes et l'un d'eux s'offrit d'aller au devant de la colonne pour hâter son arrivée. Mais au même instant le colonel entra :

— Vous n'avez pas un instant à perdre pour partir, nous dit-il. Le maire vient de recevoir une estaffette qui demande si on n'a pas vu les insurgés du Var. Digne est sens dessus dessous, les ponts sont barricadés, les canons en batterie; profitez de cette panique; vous attendant pour vous combattre, on n'aura pas l'idée de vous barrer le chemin. D'ailleurs le maire a dit à l'estaffette qu'on n'avait rien vu.

— Mais, colonel, songez donc que vivant et libre ne peux pas abandonner mes camarades?

— On les fera prévenir et vous vous rejoindrez à Barême. D'ailleurs ils devraient déja être ici et il est à présumer qu'ils se sont arrêtés à Estoublons.

— Mais il nous faudrait une guide?

Plusieurs citoyens se levèrent et s'offrirent de nous conduire à Barême.

— Mais je n'ai que des chaussons de lisière pour traverser vos montagnes couvertes de neige?

Le colonel sortit ses souliers. — Ils m'étaient trop petits.

— Je vais, dit-il, vous chercher de grands souliers de chasse qui vous iront; mais il vaut mieux cependant que vous veniez chez moi vous assurer vous même de la réalité du danger qui vous menace. Le maire nous attend.

Je retournai chez le colonel; le maire me répéta que notre arrivée avait mis tout en émoi à Digne et m'engagea aussi à ne pas perdre de temps pour partir. — Il y avait dans son maintien et dans son regard un empesage et une froideur qui contrastait singulièrement avec les manières franches et ouvertes du vieux militaire; le maire était un homme qui n'avait jamais connu le malheur et qui aimait à faire sentir le mérite d'un service. Le colonel qui

avait souffert faisait le bien tout naturellement sans se préoccuper de notre reconnaissance.

Je me hâtai d'aller retrouver mes compagnons. Nous tînmes encore conseil avec les patriotes de Mezel. Tous à l'unanimité furent d'avis que nous devions partir de suite. — Le citoyen qui devait nous servir de guide amena chez lui les deux frères Coulomb. Je fus les rejoindre et leur demandai encore s'ils prenaient sur eux la responsabilité de notre départ dans le cas où nos camarades pourraient supposer un instant que j'aie voulu les abandonner? — Ils acceptèrent cette responsabilité. Le plus jeune des frères Coulomb qui n'était pas compromis comme l'ainé auprès d'une bourgeoisie implacable et ne soupçonnant pas d'ailleurs des proscriptions qui paraissaient ne plus être de notre époque, voulut rester pour retourner à La Garde-Freinet consoler au moins son vieux père. Les adieux des deux frères qui peut-être ne devaient plus se revoir furent d'autant plus déchirants qu'ils furent silencieux. — Je brûlai quelques papiers; — je déposai mon épée; Coulomb laissa son fusil et, après nous être embrassés encore, nous primes le bâton de voyage pour nous acheminer vers la terre d'exil.

Départ de Mezel, Barême, Moutiez, Anglès

(11 et 12 décembre)

Notre guide nous fit prendre la traverse, gravir une petite montagne et nous nous trouvâmes sur le grand chemin. — Un cri de montagnard se fit entendre, notre guide y répondit par un coup de sifflet. Ce cri nous signalait l'arrivée d'un ami. Le guide nous fit arrêter et celui qui nous appelait nous eut bientôt rejoint en courant.

— Prenez bien garde, dit-il, les estafettes se succèdent, il en est un qui doit être parti en avant sur le chemin que vous allez suivre. Il faut marcher avec précaution. Je vais aller avec vous, maintenant ne parlons plus.

Nous poursuivîmes notre route, Coulomb et moi marchant à l'ombre et nos deux guides au clair de la lune. Ils se baissaient de temps en

temps pour voir s'ils n'appercevaient pas les traces d'un cheval au galop. Après avoir fait ainsi une lieue, notre premier guide nous recommanda au second et retourna à Mezel pour conduire le jeune Coulomb par des chemins détournés sur la route de La Garde-Freinet.

Le temps était froid, la campagne couverte de neige; bientôt le chemin serpenta entre deux montagnes d'apic. Le vent qui s'engouffrait dans cette gorge nous faisait claquer les dents : nos moustaches étaient hérissées de glaçons. Enfin nous sortîmes de cette route sépulcrale où le cri du grand duc perché sur les roches saluait seul notre passage et nous arrivâmes à un hameau sur le bord du chemin au pied de la montagne. — Je ne pouvais pas aller plus loin. Notre guide nous conduisit dans une chaumière. L'on s'empressa de jetter des manteaux de berger devant le foyer où je me couchai pour me refaire. — Pendant ce temps notre guide était allé chercher une carriole attelée d'un mulet. Après avoir bu un verre de vin chaud, il fallut partir. Les bons paysans qui nous avaient reçus nous enveloppèrent dans leurs manteaux et nous couchèrent dans la carriole. Notre guide à cheval sur les brancarts fouetta vigoureusement le mulet et nous mena toujours au galop.

— Coulomb et moi étions tellement harassés que, malgré les cahos de la charrette, nous nous endormîmes et notre guide fut obligé de nous réveiller lorsque nous fûmes arrivés à Barême.

Il était deux heures du matin. Nous frappâmes chez un patriote comme nous eussions frappé chez nous. Il se leva et, dès qu'il sut qui nous étions, il descendit sans se donner le temps de s'habiller, nous fit monter dans sa chambre, alluma un grand feu et fut éveiller sa femme pour qu'elle nous servît à manger. — Un vin généreux nous donna du courage. Pendant que nous soupions notre hôte fut chercher son neveu pour nous servir de guide. — Il fallait partir la nuit de Barême car les autorités y étaient aussi réactionnaires que les gendarmes, et prendre des chemins détournés pour aller à Mouriez, de là, où l'on nous cacherait pendant la journée, nous devions être conduits la nuit par notre jeune guide chez un patriote qui nous ferait traverser la frontière malgré la surveillance de la douane et de la gendarmerie. Nous partîmes à trois heures.

Le jeune homme qui nous conduisait aurait donné de l'avance aux marcheurs de Cotignac; il allait, venait et tournait autour de nous comme un chien agile autour de moutons tar-

difs; il nous répétait à chaque instant qu'il faisait tous les jours ce chemin en deux heures pour aller voir sa maîtresse et que, revenu le matin de Digne, il ne se sentait pas du tout fatigué. — Nous qui n'allions pas chercher le bonheur à Mouriez nous mîmes quatre heures à faire cette route. Le jour allait commencer à poindre lorsque nous arrivâmes.

Notre guide nous conduisit chez le maire qui nous fit chauffer et nous mena coucher dans un grand lit. Nous allions dormir lorsque notre jeune homme, montant à pas de loup, vint nous dire de rester bien tranquilles et de ne pas souffler: les gendarmes étaient en bas qui nous cherchaient. — Nous entendions piaffer leurs chevaux. — Ils prenaient les instructions de M. le maire qui les envoya faire une perquisition dans une maison qui lui était suspecte au bout du village et où il présumait que nous avions dû nous refugier. — Les gendarmes coururent. La femme du maire monta et nous recommanda à son tour de ne pas nous montrer. — Les chevaux revinrent piaffer encore sous notre croisée, puis nous entendîmes galopper, puis un grand tumulte au dessous de nous. — Des crosses de fusil tombaient sur le carreau, des voix confuses prononçaient mon nom. On

montait, — je cherchais instinctivement une arme pour me défendre; — la porte s'ouvrit, c'était eux! c'était nos camarades!

En les voyant venir les gendarmes s'étaient empressés d'aller les chercher plus loin.

Coulomb et moi nous nous levâmes bien vite. Sur trois cents que j'avais laissé, ils n'arrivaient que trente six; mais bien déterminés à s'ouvrir à tout prix un passage ou à mourir les armes à la main. — Après avoir remercié le maire démocrate et l'avoir chargé de faire nos adieux à notre guide qui était allé voir sa maîtresse, je m'acheminai avec mes compagnons pour Anglès où nous voulions faire une halte avant de quitter la France.

Amalric, muni d'un plan du Var, prit la direction de notre escouade; je ne voulus pas monter sur mon cheval qu'on avait ramené, j'avais repris toutes mes forces en revoyant mes braves de La Garde-Freinet, et d'ailleurs, moi marchant, les autres pouvaient suivre. Je pris Martel sous le bras et en tête de notre escouade nous nous racontâmes mutuellement nos aventures depuis notre séparation.

Comme l'avait présumé le colonel Freuchier, la colonne s'était arrêtée à Estoublon et y avait couché. — Marius Pinchon, fourrier de La Garde-

Freinet, s'était arrêté à Rietz ne pouvant plus suivre. Le jeune homme que j'avais envoyé au devant d'Arrambide était de retour, moulu par le cheval, et n'avait trouvé que des Bas-Alpins qui revenaient de Digne. Au même instant la troupe arrivait à Rietz, et après une courte halte, allait continuer sa marche et surprendre les Varais à Estoublon. — Marius monta à cheval, passa au milieu des soldats d'un air innocent, salua les officiers avec respect, et, lorsqu'il fut hors de portée, il partit au grand galop pour prévenir ses camarades. — En arrivant il frappa à toutes les portes en criant: Aux armes! et bientôt tout le monde fut debout. On partit immédiatement, on abandonna la grand'route pour se jetter dans les défilés avec des guides sûrs. Mes compagnons seraient arrivés en même temps que moi à Barême si la fonte des neiges n'avait jetté un torrent imprévu sur leur route. Il fallait traverser huit mètres d'eau glacée de quatre pieds de profondeur, les guides ne savaient où passer et l'on ne pouvait pas revenir. Un des nôtres, embrigadé par Imbert pour faire des chevaux de frise, avait conservé la hache qu'on lui avait donné à Aups; Martel lui dit d'abattre un sapin et bientôt un pont fut établi. Le capitaine de Saint-Tropez qu'on surnommait

le *Capellan* parcequ'il aimait à prêcher, profita de la circonstance du pont improvisé par son ordre, pour faire un sermon sur la supériorité de l'intelligence humaine. « Il faut trois mois au castor, disait-il, pour jetter un pont sur les marais, à l'homme que faut-il? Trois minutes! » Malheureusement en gesticulant sur le pont, Martel perdit l'équilibre et tomba à l'eau. On se précipita pour aller le relever, arrêter son chapeau, pêcher ses pistolets et l'on ne fit plus attention si l'eau était profonde et glacée. — Mais cet incident occasionna une halte dans le premier village qu'on rencontra dans la montagne. Là on perdit encore beaucoup d'hommes qui voulurent se sécher complètement avant de se remettre en route. Ceux qui eurent le courage de partir n'arrivèrent à Barême que deux heures après mon départ.

Je n'étais pas assez ingambe pour suivre Martel qui, tantôt en avant pour éclairer notre marche, tantôt en arrière pour pousser les traînards, pressant et prêchant toujours, encourageait tout le monde. Cependant comme je voulais me reposer et que ce ne pouvait être qu'à la condition de gagner les devants, je le suivis lorsqu'après le passage d'un pont jetté sur un ravin il escaladait lestement une montagne ro-

cheuse pour explorer les environs. Le sentier que nous étions obligé de suivre tournait et un énorme rocher masquait nos compagnons lorsque nous noûs trouvâmes face à face avec deux douaniers armés de carabine. Ils firent halte et celui qui portait les galons de brigadier nous demanda où nous allions? d'un ton qui signifie: vous ne passerez pas! — Martel me dit :

— Ils nous prenent pour des contrabandiers, mais je vais leur parler et vous allez voir.

Effectivement Martel commença par faire l'éloge de la République. — Les douaniers se regardèrent. — Il continua par l'oraison funèbre de la Constitution. — Le brigadier fronça les sourcils. — Enfin prenant sa voix la plus pathétique, Martel déclara que nous étions de pauvres réfugiés qui allaient chercher dans le Piémont le repos que nous ne pouvions plus espérer dans notre malheureuse France. — Les deux douaniers détachèrent leur carabine. — Martel ne comprenait pas que son éloquence produisit si peu d'effet. — Il continua cependant et voilà que la figure du brigadier devient riante, celle de son compagnon s'épanouit. Ils remirent leur carabine sur l'épaule et vinrent nous serrer la main avec effusion, le brigadier sur-

tout qui regrettait de ne pas être chez lui pour nous offrir un verre d'eau-de-vie.

— Voyez, me dit Martel, ce que c'est que de parler aux hommes le langage de l'humanité et du patriotisme!

Le changement des figures de la douane au moment où nos camarades tournaient le rocher en apprêtant leurs armes, me fit supposer que leur arrivée avait puissamment secondé l'éloquence de Martel.

Nous avions recruté en route un professeur de mathématiques qui, ayant pris ses oreilles pour des cornes, s'était enfui et se réfugiait en Piémont n'emportant, comme Bias, que sa science. Parmi nous se trouvait aussi le maître d'école de Bruc, jeune manchot, dont l'ignorance égalait la présomption. Pour charmer les ennuis du voyage, Campdoras, le chirurgien de marine, faisait disputer l'instituteur de Bruc avec le professeur de Marseille; il les faisait prendre sur l'orthographe, sur la grammaire et principalement sur le socialisme. Ils se traitaient réciproquement d'ignare, d'imbécille et Campdoras donnait raison à tous les deux. Cependant Amalric et moi fûmes obligés d'intervenir et de prier Campdoras de laisser les savants tranquilles, car la règle des participes avait amené

la discussion sur le terrain du duel ; le maître d'école de Brue parlait même déja de brûler une amorce.

Après avoir marché toute la journée, nous arrivâmes le soir à Anglès. Le maire nous conseilla de pousser jusqu'au Vergon où nous trouverions des vivres, tandis que c'était à peine s'ils en avaient pour eux dans leur misérable commune. Cet homme avait une figure sinistre, il ne regardait jamais en face et, n'osant pas nous repousser, il chercha à nous éloigner par le mensonge. Selon lui le Vergon n'était qu'à une heure de marche. Des bûcherons à-peu-près sauvages, entouraient leur maire et paraissaient émerveillés de l'entendre parler français. Malgré la fatigue et l'obstination de plusieurs qui ne voulaient pas aller plus loin, nous donnâmes l'ordre de continuer la route et, après quatre heures de marche sur les neiges des montagnes, nous arrivâmes enfin au Vergon.

Au Vergon, passage du pont de Geydan, Sos, Arrivée en Piémont

(12 et 13 décembre)

Aller plus loin paraissait impossible. Après nous être établis dans une auberge, il fut resolu qu'on souperait et qu'on coucherait là. Nous ne connaissions personne au Vergon. Mais un citoyen ayant appris notre arrivée vint nous trouver et, m'appelant par mon nom, demanda à me parler en particulier.

— Vous êtes un des rédacteurs du *Peuple,* me dit-il, je suis un de vos abonnés, vous pouvez avoir confiance en moi. Il faut que vous partiez de suite. Un de nos gendarmes vient de monter à cheval pour aller réunir des forces et vous faire couper la retraite au pont de Geydan seul endroit où vous puissiez passer pour entrer en Piémont. Il faut traverser ce pont, cette nuit, avant deux heures. Je vous servirai de guide.

Je fus prévenir Amalric qui de son côté s'était procuré un guide pour partir un peu avant le jour. — On soupa à la hâte et la nécessité plus forte que le sommeil et la fatigue nous fit remettre en marche précédés par nos deux guides sans armes qui, pour abréger le chemin, nous conduisirent par des sentiers perdus dans la montagne.

Par où avons nous passé? il me serait bien difficile de le dire. — Notre cheval qui n'en pouvait plus était resté au Vergon, d'ailleurs il n'aurait pas pu nous suivre au milieu des rochers et au bord des précipices dont la vue donnait le vertige et faisait dresser les cheveux sur la tête. — La lune qui éclairait cette nature abrupte de montagnes couvertes çà et là de plaques de neige, occasionnait les phénomènes du mirage; je voyais des villes, des clochers et des forêts là où il n'y avait que des roches volcaniques et des masses de granit. Nous nous donnions le bras pour nous soutenir les uns les autres. On poussait en avant les plus fatigués. Martel avec les guides était en éclaireur: Amalric et Campdoras aidaient les traînards à rejoindre. — L'instituteur de Brue ne nasillait plus la règle des participes et marchait fraternellement avec le professeur de ma-

thématiques qui aurait bien voulu être encore à Marseille. Après avoir monté et descendu, remonté et descendu encore, traversant quelques villages en silence, nous arrivâmes enfin, à trois heures, dans une sorte de plaine couverte de cailloux qui paraissait fermée de toute part par des rochers perpendiculaires ; — c'était comme un cercle de l'enfer du Dante. — Nous longeames le côté que n'éclarait pas la lune; le pont de Geydan n'était plus qu'à cent pas devant nous. Là était un poste de la douane qu'on avait peut-être renforcé. On s'arrêta un moment dans une caverne tandis que Martel et les guides furent reconnaître le passage. Je dis de réamorcer les armes, — à un coup de sifflet on s'ébranla en masse pour aller en avant.— Perrez, le vieux capitaine de La Garde-Freinet, n'avait qu'un pistolet, je n'avais rien du tout, on nous fit mettre au centre et, l'arme haute, le doigt sur la détente, nous passâmes devant la douane laissant le pont à notre droite et continuant toujours dans l'ombre notre route en longeant les bords rocailleux du Var. Après avoir fait cinq cents pas nos guides nous embrassèrent en nous disant : Vous êtes sauvés ! Ils pleuraient de joie. On choisit parmi nos armes de chasse les plus belles qu'on leur donna comme souvenir.

Nous étions bien encore en France, mais nous n'avions plus de gendarmes, ni de troupes, ni de douaniers à craindre, et au point du jour nous arrivions à Sos, dernier village de la frontière.

Nous espérions y faire une dernière halte. Nous frappâmes à une auberge, l'hôtellier mit la tête à la fenêtre et la referma aussitôt avec épouvante. — Nous frappâmes encore en lui disant qui nous étions. — Il s'aventura une seconde fois et nous déclara qu'il était malade, — que sa femme était malade, — que sa servante était malade, — que sa maison enfin n'était qu'un hôpital. — Nous fûmes frapper à une autre auberge. A peine l'hôtellier nous eut-il apperçu qu'il se barricada et nous n'eûmes pas même la consolation de parlementer avec lui.

Martel ayant apperçu le curé courut le haranguer, lui exposa notre malheureuse position, et, dans les termes les plus pathétiques, implora sa charité chrétienne pour nous faire donner quelques bouteilles de vin, en payant, et allumer un peu de feu pour réchauffer nos membres glacés. — Le curé qui d'abord avait eu peur, voyant qu'il avait affaire à de pauvres fugitifs, engagea le citoyen Martel à prendre patience.

— Promenez-vous de long en large, lui dit-il, pendant que je dirai ma sainte Messe et, après, je ferai en sorte de vous faire ouvrir quelque part.

Se promener de long en large!.... Mieux valait partir, et c'est ce que nous fîmes en maudissant le dernier village français, nous qui n'avions eu qu'à bénir tous ceux où nous nous étions arrêtés jusqu'alors.

Après une dernière marche, ou pour mieux dire un suprême effort, nous arrivâmes exténués de faim et de fatigues sur le territoire piémontais et, dans une pauvre ferme où l'on nous acceuillit, nous rompîmes pour la première fois le pain noir de la charité et de l'exil.

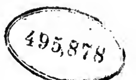
Comme Dédale qui laissait tomber son ciseau en sculptant la chûte d'Icare, j'ai bien souvent laissé tomber ma plûme en écrivant notre malheureuse campagne! J'aurais voulu n'avoir pas de reproches amers à adresser à des compagnons d'infortune; mais j'avais promis de dire toute la vérité et je l'ai dite. — Ami du peuple je ne fus jamais son flatteur.

Je ne reverrai plus la France!.... Lorsqu'elle sera libre et glorieuse comme je l'ai rêvée, la terre de l'exil recouvrira mes os!.... Dieu

m'est témoin que j'aurai donné mille fois ma vie pour la sauver d'une grande honte : il sait aussi qu'aucun sentiment de vanité ou d'intérêt personnel n'a été le mobile de mes actions soit comme écrivain politique, soit comme chef des insurgés du Var. Sans orgueil, mais sans crainte, je peux attendre le jugement de l'histoire, si l'histoire a le temps de s'occuper de moi.

Savone 12 avril 1852.





ERRATA

Page 3,	*ligne* 12,	fut-elle *lisez*	fut
6,	25,	tous les	tous ses
9,	13,	nous a peu	ne nous a pas
12,	15,	je la remis	je le remis
17,	8,	avait bien pu	auraient bien pu
19,	3,	dans la botte	dans sa botte
47,	17,	des chasseurs	deux chasseurs
51,	16,	il nous avait	nous avait
52,	*après la ligne* 2,	*ajoutez*	A l'aurore je fis battre le rappel et établir les postes abandonnés.
61,	*ligne* 27,	les apôtres *lisez*	ces apôtres
84,	27,	avons lui	lui avons
94,	22,	sa figure	la figuré

